SUITE DE

L'ESSAY

SUR LA

MANIERE DE TRAITER

LA

CONTROVERSE,

EN FORME DE

LETTRE

ADDRESSE'E A

M. DE LA CHAPELLE.

Imprimé pour l'Auteur, & se vend

A LA HAYE

Chez JEAN VAN DUREN.

M. D. CC. XXX.

LIVRES NOUVEAUX

Qui se trouvent à la Haye chez

JEAN VAN DUREN.

Lettre d'un Theologien à un autre Theologien, sur le Mystére de la Trinité. 8.

Reflexions en forme de Lettre, au sujet du Systeme prétendu Nouveau, sur le Mystere de la Trinité. Par Monsieur de la Chapelle. 8.

Essay sur la maniere de traiter la Controverse, en forme de Lettre addressée à Monsieur de la Chapelle. 8.

Suite de l'Essay sur la maniere de traiter la Controverse, en forme de Lettre addressée à Monsieur de la Chapelle. 8.

Apologie de la Conduite & de la Doctrine du Sieur Paul Maty. 8.

Entretien par Lettres entre Mr. de la Chapelle & le Sr. Paul Maty, sur la Lettre d'un Théologien à un autre Theologie sur le Mystére de la Trinité. 8.

SUITE DE L'ESSAY

Sur la maniere de traiter la Controverſe, en forme de Lettre

A MONSIEUR

DE LA CHAPELLE.

MONSIEUR,

JE vous ai promis une ſeconde Lettre, & il s'agit de vous tenir parole. Vous êtes ſurpris peut-être de ce que j'ai tant tardé à m'en acquiter, & il n'eſt pas impoſſible que vous ne vous ſoyez mis dans l'eſprit, que mon zéle pour un ami eſtimable a eu le tems de ſe refroidir. Mais je ſuis bien aiſe de vous dire, Monſieur, que ce n'eſt point là le motif de mon long ſilence, & de vous en expoſer la véritable raiſon. Apres avoir été pendant quelques ſemaines détourné de l'exécution de mon deſſein par des affaires, qui ne ſoufroient point de délai, j'allois mettre à la fin la main à la plume, quand

j'appris l'approbation illimitée que le Synode a donnée à votre conduite; à cette même conduite que j'ai eu l'audace d'attaquer, & de trouver auſſi oppoſée à la charité qu'au bonſens. Quel charme pour vous, quelle féconde ſource de conſolations contre les petits chagrins, que les ſuffrages, dont les honnêtes gens ont honoré ma Lettre, peuvent vous avoir donnez! Quel dommage que vous n'ayez pas été préſent en perſonne à tout l'éclat de votre gloire, & que les éloges de cette ſainte aſſemblée auſſi unanimes que pompeux n'ayent pas verſé de près dans votre ſein la délicieuſe ſatisfaction, qu'ils devoient naturellement y répandre! Si ce bonheur vous étoit arrivé, Monſieur, il m'auroit rappellé la mémoire du grand Marlborough complimenté, remercié par un auguſte Parlement, apres avoir ſauvé l'Empire par les plus éclatantes victoires. Quelque magnifique, quelque brillante, que paroiſſe d'abord cette comparaiſon, elle eſt ici dans le fond baſſe & petite. Qu'eſt-ce qu'un Empire ſur le point de ſa deſtruction, au prix de l'Egliſe minée par une pernicieuſe Héréſie? Qu'eſt-ce que des victoires que le hazard donne ſouvent au gré de ſes caprices, en comparaiſon des avantages les plus conſidérables remportez par la force du raiſonnement & de l'eloquence? Comment mettre en parallelle un Héros mondain, qui ſe ſacrifie plûtôt à ſon propre orgueil qu'à l'amour de ſa Patrie, & un Héros Chrétien, dont le zéle ſanctifié immole juſqu'à ſa propre gloire

aux

aux intérêts de l'Orthodoxie? Qu'eſt-ce enfin qu'un Marlborough au prix d'un La Chappelle?

CEPENDANT, Monſieur, vous le dirai-je? Quand on m'apprit ces éloges ſans bornes, donnez à un ouvrage abſolument embrouillé & obſcurci par les fumées d'une violente paſſion, j'ai été aſſez profane pour m'écrier.

Non equidem invideo, miror magis; undique totis
Uſque adeo turbatur.

HEUREUSEMENT cet Enthouſiaſme d'amour propre ne fut qu'un mouvement paſſager chez moi. La réflexion vint bientôt au ſecours de ma modeſtie chancellante, & me rendit la faculté d'un calme & tranquille raiſonnement *Il eſt vrai*, me ſuis-je dit, *je n'ai pas ſenti dans les réflexions, dont il s'agit, la force victorieuſe qui leur attire l'admiration d'une aſſemblée auſſi ſainte qu'éclairée. Je n'y ai trouvé que confuſion & déſordre. Mais c'eſt apparemment ce déſordre & cette confuſion même, qui m'auront empêché de percer juſques à leur triomphante ſolidité. M'efforçant toujours à dévélopper un principe & à le faire ſuivre de près par ſes conſéquences placées dans un arrangement naturel, j'ai peut-être trop de ſtupidité, pour ramaſſer de pluſieurs périodes peu liées les Membres épars d'un Argument, que le feu de l'imagination & au zéle a précipitez de la plume. Mais ne ſai-je pas que certains Beaux-Eſprits mêmes préfé-*

rent cette maniere tumultueuſe de raiſonner à une méthode qui ſe fait trop ſentir, & qui par-là leur paroit pedanteſque? Ne ſai je pas qu'ils veulent qu'un Argument ait le tour d'une Ode Pindarique, & qu'une eſpece d'Enthouſiaſme y cache ou la force ou la foibleſſe du raiſonnement? D'ailleurs la Majeſté du raiſonnement Théologique doit elle s'aſſujettir aux loix d'une Logique ſeche & aride? Ne mérite-t-elle pas d'avoir ſa méthode à part? L'Experience *n'enſeigne t-elle pas qu'une interrogation vive & inattenduë, qu'une exclamation bruſque s'emparent ſouvent de l'imagination & entrainent le cœur, d'une force, qui rend l'exactitude de la méthode abſolument inutile? C'eſt apparemment cette petillante Rhétorique, qui fait de tout autres effets, qu'une Logique qui rampe vers ſon but; c'eſt cette Rhétorique qui heurtant en vain mon imagination lourde & peſante, & confondant mes idées, m'aura rendu inacceſſible l'excellence réelle des* Réflexions *de Mr. de la Chapelle. Mais ma pénétration eſt elle la meſure de celle des autres? Ce qu'elle ne me développe point eſt-il impénétrable à un Synode entier, à tant de lumieres réunies comme dans le foyer d'un même miroir ardent? Ces grands hommes, qui accoutumez au zéle eux mêmes, ſavent quel épais brouillard il répand ſur les idées & ſur leurs liaiſons, ne poſſéderoient-ils pas l'art de voir la force des preuves à travers les exhalaiſons excitées par cette chaleur?*

Vous ſentez ſans peine l'effet que ces réflexions

réflexions ont dû naturellement produire sur mon ame, & la profonde soumission qu'elles ont dû m'inspirer par les sages arrêts d'un Corps, qui s'il ne s'arroge pas l'*infaillibilité*, possède selon l'opinion commune la prérogative *de ne se tromper jamais*.

Il ne laisse pas, Monsieur, d'y avoir encore quelque chose d'embarassant pour moi, dans l'approbation que cette assemblée a donnée sans réserve à votre conduite. Je suis convaincu d'avoir montré à vous & au public, avec toute l'évidence imaginable, qu'il regne dans vos réflexions une *chaleur* infiniment contraire à l'esprit du Christianisme. Je suis sûr d'avoir prouvé qu'une aveugle colere vous a fait employer tout pour faire considérer le procédé d'un homme éclairé & vertueux, comme souverainement odieux & mépriſable, & que par des insinuations aussi malignes que destituées de toute probabilité, vous l'avez peint comme un fou, comme un fanatique, comme capable de sacrifier à un détestable orgueil la paix de l'Eglise & la Réligion même. Ces Messieurs pourtant n'ont pas trouvé à propos de vous en dire le moindre mot. En vérité, Monsieur, j'en suis dans une surprise qu'il m'est impossible d'exprimer. Ce Corps, qui sait tant de choses, sait comme vous & moi, que la vertu n'est pas moins essentielle à la Religion, que l'Orthodoxie; que ce que Jesus Christ a prescrit est bien aussi respectable que ce qu'il a enseigné, & que les dé-

fauts du cœur ſont bien plus puniſſables que la foibleſſe de l'entendement. D'où peut venir leur ſilence ſur un ſujet ſi grave? Seroit-il bien poſſible qu'ils cruſſent tout permis contre un Hérétique? S'imagineroient-ils que l'Egliſe eſt en état de guerre avec ceux qui en veulent éclaircir quelque Dogme, & que le droit naturel, ce lien général de la ſociété humaine, ne ſubſiſte plus entre elle, & des gens ſi audacieux? En vérité, je n'oſerois me mettre dans l'eſprit que des ames ſi ſaintes & ſi pleines de lumieres puſſent nourrir une idée qui autoriſeroit la perſécution ſoufferte par nos Péres, & qui juſtifieroit même la déteſtable maxime qu'*il ne faut point garder la foi aux hérétiques*. Quel jugement faut-il donc former d'un ſilence ſi étonnant, d'une indulgence ſi dangereuſe pour le Chriſtianiſme? Ont-ils craint que leurs cenſures ne décourageaſſent leur Héros, & ne refroidiſſent en lui cette ardeur belliqueuſe qui l'a fait tant briller dans ſa prémiere Campagne? Ont-ils craint qu'en marquant de l'humanité pour l'Auteur du Syſtême, ils ne paſſaſſent pour fauteurs de ſon Héréſie, dans l'eſprit d'un peuple habitué à confondre les perſonnes avec leurs opinions? Mais je croirois manquer de charité, ſi j'oſois ſoupçonner le procédé de tant de gens de bien de motifs ſi bas & ſi indignes. J'aimerois preſque autant démentir mes yeux & mon bon ſens, & s'il étoit poſſible, me forcer à croire, que

que je n'ai point vû dans vos *Réflexions* ce que j'y ai vû très-réellement. Il ne me reste que le seul parti de soupçonner, que c'est peut-être par *inspiration*, qu'ils ont sû, que par la *même voye* vous avez été en état de découvrir au fond du cœur de votre Antagoniste les détestables principes, auxquels vous attribuez sa conduite. Vous sentez bien, Monsieur, que toutes ces différentes pensées ont dû me rendre pendant quelque temps irrésolu sur la poursuite de mon projet. Mais enfin j'ai pris mon parti. Et en attendant qu'on me donne quelques lumieres propres à déterminer mes idées sur un sujet si peu commun, je continuerai à défendre mon ami, en laissant là son Systême vrai ou faux, & dont je jugerai moi-même quand je le verrai mis dans tout son jour. Je tâcherai seulement de vous faire voir démonstrativement qu'il n'y a dans ce Systême rien de dangereux, rien d'essentiellement contraire à l'Orthodoxie,

Victrix causa Diis placuit, sed victa Catoni.
Les Dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée.

Vous accusez un peu légérement les gens d'avoir de l'orgueil, & je crains bien, que cette citation ne m'attire de vôtre part une sanglante censure. Mais si vous voulez bien prendre au rabais les deux parties de ce vers dans une proportion exacte, vous ne trouverez pas que je me donne ici de trop grands airs.

QUOIQUE vous sembliez avoir une antipathie naturelle pour tout ce qu'on nomme *distinction*, il faudra bien que vous me permettiez de distinguer ici pour bien établir l'état de la question. Il ne s'agit pas entre vous & moi d'examiner si le sujet du nouveau Système est fondamental, mais si la différence entre vôtre opinion sur ce Dogme fondamental, & celle de l'Auteur du Système, est essentielle & fondamentale. Vous voyez sans peine, Monsieur, que ces deux propositions ne sont point du tout les mêmes. Je sai, Monsieur, que les différentes Sectes, qui partagent le Christianisme, ne sont pas toûjours d'accord sur ce qu'il faut appeller Doctrine fondamentale. Mais il est certain, qu'on ne sauroit jamais appeller une opinion fondamentale, ou essentielle, lorsqu'elle est purement spéculative, qu'elle est détachée de notre conduite, qu'elle n'ôte rien aux sublimes idées qu'il faut se former de la Divinité, qu'elle ne dérange rien dans le culte que l'Etre souverain éxige de nous, & qu'elle n'a rien à démêler avec les loix & avec les préceptes de la Religion, enfin, lorsqu'elle laisse dans leur entier tous les autres Dogmes, qui établissent la Majesté de Dieu, son culte & les devoirs du Chrêtien.

TEL est indubitablement le nouveau Système, quoiqu'on l'expose aux yeux du Public comme un monstre composé de tout ce que les hérésies anciennes & modernes ont de plus affreux & de plus capable de détruire

détruire le Christianisme de fonds en comble. Pour vous le prouver, Monsieur, de la manière la plus sensible & la plus palpable, je vous ferai voir d'abord, que votre Antagoniste croit tout ce qu'il y a d'essenciel dans le Dogme de la Trinité, tout ce qui dans ce Dogme influë sur le culte, sur les mœurs, & sur toute la conduite des hommes, tout ce qui y détermine le souverain respect, que nous devons à la Divinité, & aux personnes divines. Je dis plus, je vous prouverai démonstrativement qu'il croit sur ce Dogme absolument tout ce que vous croyez.

Vous croyez, Monsieur, qu'il n'y a qu'une Divinité, une seule essence divine, non pas en espece, mais en nombre. C'est ce que votre Antagoniste croit aussi fermement que vous, & qu'il considére comme la base de la vraye Religion, & de toute Religion qui n'est pas absolument déraisonnable. Vous êtes pourtant persuadé qu'il y a trois Etres qui sont Dieu, Dieu de la même Divinité unique, que nous venons d'établir. Vous croyez que le Fils ou le Verbe est vrai Dieu, adorable comme le Pére, adorable de la même sorte d'adoration. Et vous avez la même idée du Saint Esprit. L'Auteur du nouveau Systême est précisément & entiérement dans la même persuasion, & il y est comme vous, par une respectueuse soumission pour la parole de Dieu, qui établit ces idées si souvent, avec une si grande clarté, avec une si grande netteté,

que

que s'il falloit entendre autrement ce qu'elle nous dit là-dessus, il faudroit renoncer à rien comprendre du tout dans la Sainte Ecriture Or, Monsieur, voilà tout ce qu'il y a d'essentiel, & de fondamental dans ce Dogme. On y trouve dequoi régler nos idées touchant la Divinité comme la source de notre éxistence, de notre redemption, & de notre sanctification. On y trouve des moyens suffisans pour déterminer le culte que nous devons au Pére, au Fils & au St. Esprit. Enfin on y trouve la base de tous les autres Dogmes de notre sainte Réligion, & de toute notre conduite en qualité de Disciples de Jesus-Christ.

J'IGNORE, Monsieur, ce que vous pourrez répondre à un raisonnement, dont l'évidence me paroît à l'abri de toutes les subtilitez de l'imagination la plus déliée. Je crois pourtant savoir que vous vous mettez dans l'esprit que votre croyance sur cette matiere n'est pas renfermée dans les bornes que je viens de marquer. Mais, c'est ce qui vous trompe, Monsieur, vous croyez cela & rien de plus. J'en suis sûr, parce qu'il est impossible & contradictoire que votre conviction sur ce sujet s'étende plus loin.

Vous vous imaginez peut-être qu'il y ait de l'insolence à prétendre juger de ce qui se passe dans votre entendement. Mais que voulez vous que j'y fasse? C'est la force de la vérité qui me contraint à me donner cet air d'audace. Faut-il vous démontrer ce que j'avance? Je le veux bien, Mon-

Monſieur, il ne m'en coutera pas de grands efforts. Il ſuffira d'établir quelques principes que vous ne me conteſterez pas.

Un *Syſtême eſt un arrangement d'idées qui concernent le même ſujet, & qui liées enſemble dépendent les unes des autres. Une expreſſion vuide d'idées eſt un zéro à l'égard de tout Syſtême; en y ajoûtant cette expreſſion, on n'y ajoûte rien; en la retranchant, on n'y retranche rien.* Voilà, je crois, des véritez ſi ſimples & ſi claires qu'un enfant capable de la moindre attention en ſentira ſans peine l'évidence. A préſent, Monſieur, ſi je vous montre, que tout ce que vous ajoûtez à ce que j'ai expoſé du Syſtême de la Trinité, ne ſont que des expreſſions abſolument vuides de ſens, vous m'avoüerez bien que j'ai eu raiſon de borner votre croyance à ces *idées eſſentielles.* Pour être obligé de faire cet aveu, vous n'avez qu'à me prêter une attention un peu ſuivie.

Il s'agit de ſavoir *comment Jeſus-Chriſt eſt vrai Dieu, comment le St Eſprit eſt vrai Dieu, & comment ils ont la même eſſence Divine que le Pére.* Pour l'expliquer, vous dites que la ſeconde perſonne eſt vrai Dieu par une *Génération éternelle.* Dans cette expreſſion vous n'admettez pas l'idée d'une Génération proprement dite, qui eſt, pour ainſi dire, *la ſortie d'une Subſtance d'une autre Subſtance.* L'idée attachée naturellement au terme de Génération s'évanouït donc. Il eſt vrai que vous pouvez ſubſtituër l'idée vague d'une *production* dont la nature n'eſt pas déterminée.

terminée. Mais outre que cette idée imparfaite n'éclaircit rien, que ferez vous d'une *production éternelle*, ou bien de la *production d'un Etre éternel*? Chez vous il n'y a point d'idée plus antiphilosophique, qu'une *création éternelle*, parce qu'une éternité & un commencement sont dans une opposition diamétrale. Mais le terme de production suppose-t-il moins un commencement que celui de création, & si l'une ne sauroit être éternelle, y a-t-il quelque raison imaginable qui puisse concilier l'éternité avec l'autre! *Génération éternelle*, ou Génération opérée de toute éternité, est donc une expression absolument destituée d'idée, & en l'ajoutant ou en la retranchant, vous n'ajoutez rien à votre Système, vous n'en retranchez rien.

Il en est de même de la procession du St. Esprit. Vous êtes le maitre de dire, que ce terme donne aussi l'idée vague d'une *production*, mais d'une production différente de celle qui est marquée par le terme de *Génération*. Quoiqu'il en soit, il s'agit encore ici d'une production d'un Etre éternel, faite de toute éternité. Vous n'avez nulle idée d'une telle production. Cette expression par conséquent est destituée de tout sens, de toute idée; en l'ajoûtant ou en la retranchant, vous n'ajoûtez rien à votre Système, vous n'en retranchez rien.

Allons plus loin. Qu'est-ce qui a été produit selon vous par cette *Génération*, & par cette *Procession*? Sont-ce deux Substances

ces divines? Non, vous croyez tout auſſi fermement que vôtre Antagoniſte, que la Divinité eſt numériquement une. Sont-ce des Subſtances finies? Non, le ſoutenir, c'eſt ſe jetter dans l'Arianiſme, ou ce qui eſt bien plus terrible encore, dans le M.... Sont-ce deux modifications de la Divinité? Non, l'admettre, ce ſeroit être Sabellien. Ce ſont donc deux *perſonnes* ou deux *perſonnalitez*. Mais qu'eſt-ce que c'eſt que *perſonne* ou *perſonnalitez*? Quelle idée attachez vous à ces termes? Les perſonnes doivent être ſelon vous quelque choſe qui exiſte réellement, & qui n'eſt ni ſubſtance ni mode. Or vous ne ſauriez avoir aucune idée d'un Etre réel qui n'eſt ni Subſtance, ni Mode. Donc les termes de *perſonne* & de *perſonnalité* ſont des expreſſions abſolument deſtituées d'idées; en les ajoûtant ou en les retranchant, on n'ajoute rien à vôtre Syſtême, on n'en retranche rien.

Vous ſemblez, Monſieur, avoir beaucoup de goût pour les termes de *Conſubſtantiel* & de *Conſubſtantialité*, & vous croyez leur obſcurité plus propre que toute autre, à répandre quelque jour ſur votre Syſtême. Si vous y prenez garde pourtant, ils ne font que frapper l'oreille, ſans produire le moindre effet ſur l'entendement. Vous ne voulez pas dire ſimplement par là que le Fils & le St. Eſprit ſont Dieu, parce qu'ils poſſedent avec le Père la même Subſtance divine. Ce ſeroit dire, qu'ils ſont Dieu, parce qu'ils ſont Dieu. Vous voulez dire qu'ils

qu'ils ſont Dieu par la communication de l'eſſence Divine, ou pour s'exprimer plus clairement, qu'ils ſont Dieu parce que le Pére leur a communiqué ſa propre Subſtance, ſon eſſence Divine. Mais portez un peu vôtre attention ſur le terme de *communiquer* & ſur ſon ſens naturel. N'eſt-il pas certain que quand on dit qu'un Etre communique quelque choſe à un autre Etre, l'exiſtence de ce dernier Etre eſt déja ſuppoſée auſſi bien que celle du prémier ? Peut-on communiquer une choſe à ce qui n'exiſte pas ? Cependant c'eſt la communication de l'eſſence Divine qui ne ſuppoſe pas, mais qui produit ſelon vous l'exiſtence du Fils & du St. Eſprit. Vous voyez donc que l'idée naturelle de *Conſubſtantialité* ou de communication de Subſtance s'évanouït ici ſans laiſſer la moindre trace. Vous ne ſauriez la remplacer que par le terme de production, où vous n'attachez pas la moindre idée non plus comme je l'ai démontré. J'en conclus de nouveau que les expreſſions *Conſubſtantiel* & *Conſubſtantialité* qui pourroient être pleines de ſens dans le Syſtême de M. M. ſont chez vous des expreſſions vuides d'idées, qu'en les ajoutant à votre Syſtême on n'y ajoute rien, & qu'en les retranchant on n'en retranche rien.

Je prevoi, Monſieur, que quand même vous ſentiriez, que juſques à préſent, tout ce que vous ajoutez à ce que j'appelle *véritez eſſentielles touchant le Dogme en queſtion*, ne conſiſte qu'en termes vuides d'idées, vous pour-

pourriez bien ne pas convenir, qu'il n'y ait aucune différence essentielle, entre le nouveau Système & le vôtre. Vous me soutiendrez peut-être que cette différence fondamentale se trouve en ce que selon vous la distinction des personnes divines se trouve dans l'essence même de la Divinité, & que dans le nouveau Système on cherche cette distinction hors de l'essence de Dieu. Mais voyons un peu, Monsieur, si en parlant ainsi, vous diriez quelque chose. Voici à quoy se réduiroit votre proposition : C'est dans l'essence même de Dieu, & non hors de cette essence, qu'il faut trouver, outre la personne du Pére, deux êtres réels, qui ne sont ni substances, ni modes, & qui sont produits dans cette essence, l'un par une *Génération éternelle*, & l'autre par une *Procession éternelle*. Ne sont-ce pas-là de vains sons, Monsieur? Y gagnez vous quelque chose, quand vous placez dans la nature Divine même, une distinction dont vous n'avez, ni ne sauriez avoir la moindre idée, & que, graces aux expressions dont vous embrouillez une matiere déjà assez obscure, vous ne sauriez considérer que comme *rien*?

J'espére que vous voyez à présent avec évidence, que votre Antagoniste croit tout ce qu'il y a d'essentiel & de fondamental dans le Mystére en question, qu'il en croit absolûment tout ce que vous en croyez, & que s'il n'est point impossible qu'il y ait de l'absurdité dans l'explication qu'il en donne (ce qu'il faudra voir) il est contradictoire.

qu'il y ait rien de pernicieux pour la Religion, & même de dangereux.

Ne vous fâchez pas au reste, Monsieur, de ce que j'ai réduit votre opinion sur la Trinité à sa juste & réelle valeur. Je vous ai arraché seulement quelques termes dont on s'amuse, & dont on amuse le peuple, pour lui cacher un triste défaut de lumieres sous quelques caractéres & sous quelques sons dont il a la bonté d'être satisfait. Eh que feriez vous de ces expressions de l'Ecole, qui sont dans la Théologie, ce que les qualitez occultes sont dans la Physique? Vous avez sans doute l'esprit assez Philosophe pour être convaincu, *que le plus court & le meilleur moyen de ne rien dire c'est de se taire.* Je sai que parmi les Théologiens il y en a d'assez éclairez même, qui ne sauroient se résoudre à se désaisir de ces paroles bruiantes, & que parmi le peuple il y en a de très zélez pour ce qu'ils croyent *vérité*, qui souffriroient la mort plûtôt que de renoncer à ces sons Orthodoxes. Il est vrai que d'honnêtes gens parmi le Clergé & parmi les Laïques, pleins d'un respect égal pour les plus beaux présents que la Divinité nous a faits, *la raison & la révelation*, avouënt ingénument que sur la Trinité ils ne savent rien au de-là des Idées fondamentales que j'ai exposées. Ils les reçoivent par soumission pour Dieu qui nous les révéle, quoi-qu'ils en ignorent la liaison. Mais ils dédaignent de les expliquer par des termes vuides de sens, & absolument inconnus aux Auteurs sacrez.

sacrez. Ils révérent trop la raison, pour prétendre expliquer ce qui est obscur, par des expressions également obscures. Et ils sont résolus d'attendre de nouvelles lumieres, & de nouvelles idées, pour pousser leur *persuasion* plus loin. Ces mêmes gens, aussi Philosophes que circonspects, n'ont garde de négliger rien, pour sortir de cette situation ténebreuse, & par-là toûjours inquiétante. Ils ont toûjours l'œil ouvert à quelque nouveau jour. Toûjours prêts à peser & à approfondir les lumieres secourables, qu'on offre à leur attention, ils sont portez à savoir gré, même à ceux qui font de vains mais sinceres éforts pour éclairer leur entendement. Des Théologiens qu'il faut supposer raisonnables & gens de bien ne devroient-ils pas travailler à mettre les ames de leurs Disciples dans cette disposition, qui constitue le vrai caractére du Protestant ? Mais le font ils Monsieur? Hélas non! Qui le sait mieux que vous? Dès que dans les meilleures intentions du monde on fait de son mieux pour substituer dans leur esprit des idées à des mots, on les *attaque*, on leur *déclare la Guerre*. Ils s'emportent, ils ne négligent rien pour associer à leur injuste colére un peuple stupide & paresseux. Ils lui inspirent de l'horreur pour le monstre, qui vient de naitre, ils lui défendent d'en approcher, ils font tressaillir les ames imbecilles en le leur montrant de loin dans une sombre perspective, & déguisé par la difformité qu'ils lui prêtent eux mêmes. Ils fournissent à leur

troupeau un *rien ſententieux*, qui a l'air d'une maxime, & dont ils l'entourent comme d'un mur d'airain. *Il ne faut pas raiſonner ſur un Myſtére*, c'eſt à dire touchant un paquet de paroles ſoigneuſement enveloppé, ſur l'intérieur duquel il eſt défendu de porter un œuil prophane. *Il ne faut pas raiſonner ſur un Myſtére.* Voilà ce qu'on prononce généralement avec un air ſatisfait & triomphant ; c'eſt par là qu'on prétend fermer la bouche à tous ceux qui tâchent de porter le flambeau de l'évidence dans les ames. Mais quoi ne faut-il pas examiner du moins ſi ce qu'on donne pour Myſtére, eſt un Myſtére réel? N'eſt-il pas permis de voir juſqu'à quel point un Myſtére eſt pénétrable & acceſſible à nos idées ? Sur tout n'eſt-il pas abſolument néceſſaire de voir ſi ce qu'on nous donne pour un Myſtére, n'eſt pas une contradiction formelle, & ſi l'on ne nous impoſe pas le joug d'un dogme, qui détruit toute évidence & qui eſt lui même entraîné dans cette ruine générale de tout moyen de croire ? Si un pareil éxamen doit être taxé d'audace exceſſive, on n'a qu'à nous donner tous les Dogmes de la Révélation pour Myſtéres, & voilà la pareſſe établie, l'autorité humaine ſur le Throne de l'Egliſe, le hazard unique arbitre de la vérité, & l'indifférence des Réligions parfaitement autoriſée. N'eſt-il pas ſûr que les Théologiens de toutes les Sectes peuvent s'ériger en *diſtributeurs de Myſtéres* : que la défenſe de raiſonner ſur les Dogmes Myſtérieux aura la même authorité chez les uns & chez les autres ;

tres; que, comme la connoissance du bon dépend uniquement d'un éxamen raisonné, toutes les Réligions séront également bonnes, & que les Mystéres de l'Alcoran seront en droit d'éxercer sur les ames le même despotisme que les Dogmes Mystérieux de la Bible?

En verité, Monsieur, vous autres Théologiens du prémier ordre, vous qui aimez tant à prêcher, comme on dit, par Systéme, vous devriez bien prendre quelque occasion de faire sentir à vos auditeurs, ce que c'est que *croire*. Comptez là-dessus, ils l'ignorent parfaitement; & comment les porterez vous à une véritable *foi*, si vous permettez qu'ils en ignorent la nature? Comment voulez vous qu'ils soient Chrétiens à faire honneur à leur Maitre & à sa Doctrine, s'ils ne croyent pas par Principe la Divinité de cette Doctrine? Et le moyen qu'ils la croyent, si on ne réveille pas chez eux les maximes les plus aisées d'une Logique naturelle, endormie dans la plûpart des ames sous une paresseuse inattention?

Je le répéte, Monsieur, la plûpart des gens ignorent absolument ce que c'est que *croire*. Ils l'ignorent si bien, qu'ils l'attribuent à la volonté, & qu'ils le font dépendre de la liberté humaine. Ne nous dit-on pas tous les jours, *il faut croire telle ou telle chose*? Des gens d'ailleurs sages vous tiennent bonnement ce discours, sans s'appercevoir de la haute extravagance, qui se cache sous ces paroles. Oui, il faut croire ce qui s'of-

fre à notre attention comme évident, parce qu'on n'eſt pas le maître de ne le pas croire, & parce que *la conviction* ne dépendant que de notre entendement, eſt purement *paſſive*, & n'admet pas la moindre liberté.

Mais quand on nous dit qu'il faut croire telle ou telle choſe, ſous peine d'être *heretique* & *hors du chemin du ſalut*, c'eſt nous dire poſitivement que par une détermination de notre volonté il faut nous contraindre, nous forcer à conſidérer, indépendamment de l'évidence, une propoſition comme vraye, ou comme fauſſe. N'eſt-ce pas là extravaguer, Monſieur? N'eſt-ce pas attribuër à la volonté un droit qui n'appartient qu'à l'entendement? N'eſt-ce pas obliger les hommes à ce qui eſt abſolument contraire à la nature de l'ame, à ce qui eſt impoſſible & contradictoire? Je ſai bien que dans des ames foibles, frappées, effrayées par des termes ſi ridicules, la volonté peut faire l'effort de dire qu'elle reçoit les propoſitions qu'on lui obtrude ainſi. Je ſai même qu'elle peut le dire ſi ſouvent, que l'imagination s'y accoûtume, & qu'on s'imagine croire ce dont on n'eſt point perſuadé, & dont on ne ſauroit l'être.

J'avouë que la volonté influë d'une certaine maniere dans la *perſuaſion*, & qu'elle contribuë extrêmement à la rendre juſte ou fauſſe. C'eſt la volonté qui arrange, & qui prépare l'ame pour la perſuaſion: c'eſt elle qui peut la débaraſſer des ténébres des préjugez & du tumulte des paſſions; c'eſt elle qui peut éveiller l'attention, l'augmenter, la fixer.

fixer. Mais c'eſt là que ſa Juriſdiction s'arrête. Elle a facilité à l'entendement les moyens de la *perſuaſion*. Mais c'eſt à l'entendement à s'en ſervir, c'eſt l'entendement qui juge, qui croit, qui eſt perſuadé. Ne faudroit-il pas abſolument, Monſieur, que le peuple Proteſtant crût que cette *perſuaſion*, cette vûë de l'ame eſt impoſſible ſans le ſecours de la lumiere, c'eſt à dire qu'il eſt abſolument impoſſible de croire ce qu'on n'entend pas, ce dont on n'a point d'idées? Cette maxime eſt auſſi ſure que les prémiers Principes les plus ſimples. En effet, croire & comprendre, c'eſt préciſément là même choſe. Quelle différence imaginable y a-t-il entre *comprendre qu'une propoſition eſt vraye ou fauſſe*, & croire *qu'une propoſition eſt vraye ou fauſſe*? Croire *qu'une choſe eſt*, n'eſt-ce pas juger *qu'elle eſt*, & le juger ainſi n'eſt ce pas le *comprendre*? Quelle opération ſe paſſe dans mon ame, quand je veux juger d'une propoſition? J'en conſidere avec attention les différentes idées; ſi je trouve qu'elles s'accordent éxactement, & qu'elles s'appartiennent les unes aux autres, *je comprens*, *je juge*, *je crois*, que cette propoſition eſt vraye. Si je découvre que ces idées ſe choquent ou ne s'accordent pas, il ſe forme dans mon entendement un jugement, une perſuaſion, que cette propoſition eſt fauſſe. Je veux juger par éxemple, ſi la mort des Fils de Brutus ordonnée par lui-même fut une action juſte. Que fais-je? Je conſidére avec l'attention l'idée de cette action accompagnée de toutes

ſes circonſtances ; je conſidere enſuite de la même maniere l'idée de la juſtice. Je compare ces deux idées, & de cette comparaiſon réſulte ce que je dois *comprendre* & *juger* de cette action.

Quelque palpable pourtant que puiſſe être la vérité de ce principe, il ne laiſſe pas de révolter & d'effrayer des gens ſans Logique & certains Théologiens même. Ils la regardent comme une féconde ſource de pernicieuſes héréſies, & comme tendant à détruire la foi qu'on doit aux Myſtéres. Si vous ne croyez point ce que vous ne ſauriez comprendre, dit-on, vous ne croyez donc pas l'Incarnation, c'eſt un Myſtére, & un Myſtére eſt incompréhenſible. Cette objection a d'abord un air aſſez impoſant ; mais quand on l'examine de près, elle confirme plûtôt le Principe en queſtion qu'elle ne le détruit. Suppoſons par exemple qu'avec celui qui me fait cette objection je veuille me ſervir de la méthode de Socrate, qui à force d'interrogations, faiſoit ſortir la vérité des réponſes mêmes, de ceux, qu'il tâchoit d'inſtruire.

Suppoſons que celui que je veux faire *accoucher* de la vérité ſoit inſtruit de ſa Réligion ; je lui demande s'il croit lui-même le Dogme de l'Incarnation ; il me répond qu'*oui*. Mais qu'eſt-ce que vous voulez dire par l'Incarnation ? *C'eſt l'union de la nature Divine avec la nature humaine dans la perſonne de J: Chriſt.* Mais pourquoi croyez vous la vérité de ce Dogme ? *C'eſt qu'il eſt ſi clairement,*

rement, & si évidemment révélé dans l'Ecriture Sainte, qu'il n'est pas possible de ne l'y pas trouver. Eh, pourquoi inférez vous de-là que ce Dogme doit être vrai? *C'est que je suis persuadé par des raisons très-évidentes, que l'Ecriture Sainte est émanée de Dieu même, & qu'il m'est impossible de soupçonner dans la Divinité aucun motif qui la puisse disposer à tromper les hommes.* Ne trouvez vous pas dans l'union de ces deux natures quelque contradiction capable de détruire toute évidence, s'il falloit admettre ce Dogme? *Non; je n'ai pas la moindre idée de ce qui constitue cette union, & par conséquent il m'est impossible de la trouver contradictoire.* Quoi, vous ignorez quelle est cette union! Vous ignorez en quoi elle consiste proprement! Il faut bien pourtant que vous formiez quelque jugement là-dessus. *J'en sai bien quelques propriétez & quelques effets; je comprens que cette union doit être très-etroite, & je sens qu'elle doit attirer à J: Christ tous les honneurs dûs à la Divinité. Mais pour la nature de cette union, je ne suis pas assez téméraire pour prétendre d'y rien concevoir, & à cet égard-là je suis obligé de suspendre mon jugement.*

Voila précisément mon principe établi, aussi bien que le sens dans lequel il faut le prendre. Celui que je suppose croit le dogme de l'Incarnation par une persuasion réelle & raisonnée. La véracité de Dieu, la Divinité de l'Ecriture Sainte, la vuë claire & distincte de ce Dogme dans les livres sacrez

ſont autant de pas que ſa raiſon fait vers cette vérité ſur une route éclairée par l'évidence. Les mêmes idées lumineuſes lui font comprendre & croire certaines propriétez & certains éfets de cette union myſtérieuſe. Mais dès qu'il en vient à la nature de cette union, il ne ſauroit plus *plus comparer des idées*, parce que les idées lui manquent; d'épaiſſes ténébres arrêtent le progrès de ſon éxamen; il ſuſpend ſon jugement, c'eſt à dire, que ſans rien admettre à cet égard, & ſans rien rejetter, il ceſſe de *comprendre* & de *croire*, parce qu'il lui eſt impoſſible qu'il faſſe autrement. Marque certaine, qu'il y a des véritez dont on eſt forcé par des raiſons évidentes de *comprendre* & de *croire* l'éxiſtence, quelques éfets & quelques propriétez, quoique nos lumieres & notre perſuaſion ne puiſſent s'étendre à ce qui conſtituë proprement la nature de ces véritez.

Ce qui cache des principes ſi clairs & au vulgaire & à bien des gens qui s'en croyent très-diſtinguez, c'eſt la maniere abuſive dont on ſe ſert ſouvent dans la converſation des termes de croire & d'être perſuadé. Rien de plus ordinaire que d'entendre dire, *je veux croire, je veux bien vous en croire ſur votre parole.* A prendre ces expreſſions à la lettre, elles attribuent la perſuaſion à la volonté, & par conſéquent elles ne ſignifient rien. Auſſi n'eſt-ce bien ſouvent qu'un compliment, & le compliment eſt en droit de ne point avoir de ſignification. En général, quand on prononce ces termes à l'égard d'une queſtion qui ne

ne saurois être décidée que par la raison, on dit quelque chose d'extravagant, parce que sur de pareils sujets la raison ne sauroit se rendre qu'à la force des preuves. Mais lors qu'il est question d'un fait, ces expressions peuvent être rectifiées, & être susceptibles d'un sens juste & raisonnable. Quand je les applique à une personne qui m'est entiérement inconnuë, elles peuvent signifier simplement que je suis à son égard dans la situation, où la charité m'ordonne d'être par rapport à mon prochain, & que je suis disposé à lui croire plûtôt de la probité que de la fourberie. Quand j'addresse ces mêmes expressions à une personne que j'estime véritablement, je ne veux pas lui dire, que je trouve dans son témoignage une évidence morale absolument satisfaisante. Je veux seulement lui faire entendre que j'ai bonne opinion de son intégrité, & de l'exactitude dont il examine ce qui se passe en sa présence.

Il arrive encore fort souvent qu'on confond dans le discours populaire la *probabilité* avec la *persuasion absolue*. La raison en est, que pour agir dans la société humaine nous ne saurions toujours attendre une conviction entiere. Nous sommes alors contraints de nous déterminer par les raisons les plus probables, & nous les suivons tout comme si elles étoient entiérement convaincantes. Lorsque dans ces cas un Esprit Philosophe dit, *qu'il croit ces raisons bonnes, que ces raisons le persuadent*, il ne veut faire entendre, sinon

sinon qu'il les trouve assez fortes pour le déterminer, & pour lui faire prendre son parti. De là vient qu'accoûtumez à cette maniere de parler peu juste, bien des gens s'imaginent si fortement que *croire* consiste à accepter *comme absolument vray* ce qui n'est *que probable*, qu'ils vont jusques à opposer *croire*, à *savoir avec certitude*, & qu'ils disent du même air dont on dit quelque chose, qu'ils ne croyent point que deux & deux font quatre, parce qu'ils en sont pleinement convaincus. Mais s'ils veulent entendre par *croire*, deviner, conjecturer, à eux permis. Il suffit pour ôter l'équivoque de substituer au terme de *croire* celui *d'être persuadé*, & l'on verra s'il y a du sens commun à dire, qu'on n'est pas réellement persuadé d'une chose, *parce que l'on en est convaincu.*

Il y a dans toutes les Sectes d'autres gens assez bizarres, pour s'imaginer que la *foi* en matiere de Religion est de toute une autre nature, que la *persuasion* que l'on a sur d'autres sujets. Ils vous diront qu'il ne faut pas tant raisonner sur les véritez de la Religion, qu'il faut l'accepter par la foi, & pour appuyer ces paroles vagues d'un air de preuve, ils vous alléguent que *la foi est un don de Dieu.* Ils semblent entendre par la foi une certaine persuasion machinale, que la Divinité jette dans les ames sans l'appuyer des moindres motifs, des moindres lumieres; c'est à dire, que selon eux, c'est une *persuasion* qui n'est pas *persuasion*, mais qui est plûtôt un certain entêtement qui ne porte rien moins que le caractére

ractére de la sageſſe sans bornes, de la lumiere infinie, qu'on prétend en être la source. Que je demande par exemple à un de ces Chrétiens qui font de leur ame une pure machine, pourquoi il croit la vérité de sa Religion, & qu'il me réponde qu'il la croit par la foi, par une perſuaſion ſi ſoûtenuë, & ſi peu ſujette au doute, qu'il eſt perſuadé que c'eſt Dieu qui l'a fixée dans ſon ame. Il eſt naturel de lui objecter que cette fermeté inébranlable de ce qu'il appelle foi, ou perſuaſion, ſe trouve dans tous ceux qui évitent la lumiere de l'éxamen, quelque Réligion qu'ils ayent embraſſée, & que par conſéquent cette fermeté deſtituée de raiſon n'a rien qui la caractériſe comme l'ouvrage de Dieu. Il aura beau me dire qu'il a un ſentiment intérieur qui lui fait diſtinguer la *conſtance de ſa foi*, de la *ferme perſuaſion* d'un Mahometan ou d'un Juif. S'il ne ſait pas me dire en quoi conſiſte ce *ſentiment intérieur*, de quelle maniere il produit cette *diſtinction*, & par quel caractere il voit que ce ſentiment n'eſt pas l'effet d'un dérangement du cerveau, j'en dois conclure, qu'il parle en l'air, qu'il ne comprend rien à ce qu'il dit, & que ce qu'il appelle *foi* eſt une pure chimére. S'il va juſques à me faire entendre, qu'il croit la vérité de ſa Réligion par *inſpiration* & par une *révelation immédiate*, il ſera encore obligé de me dire par quelle marque ſure il diſtingue ce qu'il prend pour une inſpiration, d'avec les phantômes qui voltigent dans un cerveau troublé. S'il ne ſauroit me donner

là

là-dessus la moindre idée, j'en conclura encore, qu'il ne croit pas ce qu'il prétend croire, puis qu'il n'a pas la moindre idée de ce dont il s'imagine d'être persuadé. Il est vrai que s'il pouvoit prouver son inspiration, & à lui-même & à moi, par le *don des miracles*, & par le *don de Prophetie*, je croirois que sa foi a de la réalité. Je serois même forcé de croire, qu'il est *persuadé* de la vérité de sa Réligion, parce qu'il *comprend* qu'elle est vraye, & parce que sa persuasion est la conséquence d'une preuve aussi sensible qu'indubitable. Je trouverois même plus que probable, que cette inspiration n'en fût pas restée là, & qu'en lui révélant que la Réligion est vraye, elle lui eût aussi révélé les raisons qui établissent cette vérité. Je l'infére de la conduite constante de Dieu avec ceux qu'il a inspirez, & de la conduite constante des personnes inspirées mêmes. Les lumieres des Apôtres n'alloient-elles qu'à savoir avec certitude que la Réligion enseignée par leur Maitre étoit véritable & émanée de Dieu? Ne savoient-ils pas avec la même certitude les raisons qui servent de base à ces Dogmes? Imitateurs de leur divin Maitre, se contentent-ils de convaincre les hommes par l'évidence de leurs miracles, & de les forcer à croire une doctrine prêchée par des gens dont la mission a pour sceau l'exercice du pouvoir suprême? Non, ils raisonnent, ils disputent, ils posent des principes tirez de la raison, ils allégüent la Loi & les Prophetes, ils excitent à l'éxamen

ceux-

ceux qu'ils veulent instruire, ils s'efforcent à les mettre en état de rendre raison de leur foi, ils les traitent avec la dignité qui convient à l'excellence d'un Etre intelligent & raisonnable. Si les fanatiques pouvoient se résoudre à quelque éxamen, s'ils pouvoient comparer leur inspiration brute & ennemie du raisonnement, avec l'inspiration éclairée des Apôtres, il y a de l'apparence que leur cerveau seroit bien-tôt débarassé des vapeurs qui l'accablent, & auxquelles ils semblent en vouloir assurer la possession.

Quoique la nature de l'inspiration me soit inconnuë, j'en connois assez les propriétez & les effets, pour être convaincu, que la foi peut être un don de Dieu indépendamment d'une révélation directe & immédiate. Je n'ai pas de peine à comprendre que Dieu, maitre absolu de toutes les causes secondes, peut animer notre amour pour la vérité nous arracher à notre paresse, calmer nos passions, & mettre notre ame dans un parfait équilibre, que le poids des preuves seules soit capable de déterminer. Je comprens sans peine qu'il peut nous donner la force de rappeller nos opinions devant le tribunal du raisonnement, & d'en écarter tout ce qui ne soûtient pas l'épreuve de l'examen le plus rigoureux. Je sai qu'il peut me rendre capable de redoubler la vigueur & la constance de mon attention, & m'applanir par tous ces moyens la route de la vérité, qui n'est pas fort éloignée d'un esprit qui se trouve dans une semblable situation. Sans décider

si

ſi l'inſpiration a encore quelquefois lieu, il eſt ſûr que ce que je viens de dépeindre eſt la méthode ordinaire dont Dieu ſe ſert pour conduire les hommes à la perſuaſion des véritez les plus importantes : Il ſe ſert de la raiſon qu'il leur a donnée, & de leurs propres efforts, pour les faire pénétrer dans le véritable ſens des autheurs ſacrez, & par-là il eſt évident que l'examen eſt l'unique ſource de notre foi, que ſans l'examen on ne ſauroit *croire*, parce qu'on ne ſauroit *comprendre*, & qu'un concours fortuit de termes barbares peut auſſi peu conſtituer la foi, qu'un concours fortuit d'atomes eſt capable de former l'univers. Il eſt clair même que ſans l'éxamen l'inſpiration nous ſeroit parfaitement inutile. Pour être en droit de ſe croire inſpiré ne faut-il pas ſavoir au moins ce que c'eſt que l'inſpiration, ne faut-il pas ſe prouver par des idées claires & diſtinctes que le don des Miracles, que le don de Prophétie ſont des caractéres ſenſibles & indubitables d'une révélation immédiate & particuliere? Et comment le ſaura-t-on, ſi l'on n'a point porté ſon attention ſur ces ſujets, & ſi on ne les a point aprofondis par l'éxamen?

Je me ſens arrêté ici, Monſieur, par une réflexion, qui m'inquiete. Je m'apperçois que l'étenduë que j'ai donnée à mes idées ſur la nature de la perſuaſion pourroit bien choquer la juſte eſtime, que vous avez pour vos lumieres. Elle pourroit bien vous porter à me ſoupçonner de l'audacieuſe vanité

de

de vouloir vous donner des leçons sur des matieres que naturellement vous devez posséder mieux que moi. Tranquilisez vous là dessus, Monsieur. Quoique je, sache qu'il est très bon de rafraichir la mémoire de ces Notions aussi simples que justes dans, les esprits du prémier ordre, & d'y ramener leur attention, mon but n'est point ici de vous endoctriner. Je sai même, que je n'ai rien dit de nouveau, & que tout ce que je viens d'établir se trouve dans toutes les bonnes Logiques. Mais je sai bien aussi, que bien des Théologiens, moins Philosophes que vous, paroissent n'avoir jamais réfléchi sur ces idées, dont l'évidence ne sauroit qu'aller pour ainsi dire au devant de nos prémiers efforts. Le peuple sur tout, & ceux-là mêmes d'entre le peuple, qui étudient la Réligion jusques à un certain point, font voir par leurs sentimens, & par leur maniere de raisonner, que ces sortes de sujets leur sont absolument étrangers. En général ils ne s'adonnent pas à l'étude de la Logique: le nom seul leur en fait peur, & j'ose espérer qu'ils ne seront pas fâchez d'en trouver ici, comme par hasard, une légere teinture, & qu'ils voudront bien en profiter. D'ailleurs, comme je n'ai copié nulle part ces réflexions, & qu'en les digérant par ma méditation, je les ai rendues en quelque sorte propres à mon esprit, il est possible que de mon tour de genie particulier elles ayent emprunté un air de nouveauté, qui les fera lire avec quelque satisfaction. Je l'ai déja insinué; Il est d'une

néceſſité abſoluë, que le peuple, & ſur tout le peuple Proteſtant, ſoit familiariſé avec ces idées, qui ſont la baſe de toutes nos connoiſſances, de quelque nature qu'elles ſoient.

Mais non ſeulement ces Maximes ſont uniquement capables de fonder la vérité, elles ſont ſeules propres à déraciner dans les ames l'eſprit de perſécution & d'intolérance, d'y fixer le ſupport fraternel, & de bannir le trouble & le déſordre du Chriſtianiſme. C'eſt une expérience ſure que l'ignorance, l'aveuglement & le manque de principes & d'idées, ont été de tout tems la meſure de la haine, qu'on a ſentie pour ceux que l'on conſidére comme hérétiques. C'eſt cette triſte vérité qui a produit au monde des gens portez naturellement à la juſtice & à la bonté, qui ont éxercé les cruautez les plus énormes & les plus rafinées ſur ceux, qui n'étoient coupables que de n'être pas de l'opinion de leur Souverain. D'où vient un Phénoméne ſi étonnant? Quoi! Peut-on aimer une Réligion à meſure qu'on l'ignore? Non. La véritable raiſon de ce fait conſiſte en ce que les Tyrans des conſciences ne ſavoient pas ce que c'eſt que *croire*; Ils ignoroient la nature de la perſuaſion: Ils en faiſoient un attribut de la volonté. Par-là ils croyoient l'erreur damnable en qualité d'erreur. Ils conſidéroient les Hérétiques comme la plus mauvaiſe & la plus pernicieuſe ſorte de ſcélerats, comme des gens obſtinez à ſe damner, comme des empoiſonneurs d'ames, comme des eſpeces de Démons

mons qui entrainoient les autres avec eux dans un malheur éternel, & de cette maniere leur humanité même & leur amour pour le genre humain pouvoient devenir le principe de la barbarie qu'ils éxercoient contre ceux qui leur paroiſſoient des criminels ſi monſtrueux. Si les Princes avoient ſçû la nature de la perſuaſion, & qu'il ne dépendoit pas d'un hérétique prétendu de ne l'être pas, il eſt évident, qu'il n'y auroit eu parmi eux, de perſécuteurs, que ceux qui étoient nez orgueilleux, féroces, & cruels dans un degré qui paſſe l'imagination. Comment veut-on qu'un homme, qui ſait que la foi eſt une *perſuaſion éclairée*, & qu'on ne ſauroit y parvenir que par la voye de l'éxamen, puiſſe ſans pouſſer au plus haut degré l'orgueil le plus brutal, ſe fâcher contre ceux qui éxaminent, & qui par-là s'acquitent d'un de leurs principaux devoirs? Comment peut-il trouver mauvais que le réſultat de cet éxamen differe des opinions généralement reçuës? S'il faut admettre l'éxamen, il faut de néceſſité en admettre les ſuites, quelles qu'elles puiſſent être. Permettre à quelqu'un l'examen, à condition qu'il n'aboutiſſe qu'à l'Orthodoxie, c'eſt le lui défendre, puis qu'il faut bien que ſon entendement ſuive la route où ſes lumieres vrayes ou fauſſes le guident. Mais, diſent certaines gens, pourquoi ne pas garder pour ſoi-même les fruits de notre examen, s'il ne s'accorde pas aux opinions reçuës? Mais pourquoi les Réformateurs, pourquoi J: Chriſt & ſes Apôtres n'ont-ils pas renfermé leurs lumieres ſous

un prudent silence? C'est qu'ils sçavoient que l'éxamen est le devoir général de tous les hommes, & qu'il est de l'humanité de leur fournir les idées; qui leur manquent pour être en état de s'acquiter d'un devoir si important. J'avouë que ce devoir comme tout autre est soumis à des regles de prudence. Si je découvre une vérité qui, ni importante d'elle même, ni d'une utilité considérable par ses conséquences, pourroit irriter le vulgaire, & m'attirer des chagrins & des malheurs, je fais sagement de n'en rien dire, & de sacrifier à mon repos l'envie de faire briller mes lumieres. Mais lors qu'apres un examen aussi appliqué, que les bornes de mon esprit peuvent me le permettre, je crois avoir pénétré à une vérité, qu'il importe souverainement aux hommes de ne pas ignorer, la Raison & l'Evangile s'accordent à m'obliger d'immoler tout à la satisfaction d'être le bienfaiteur de la société humaine. Quand toute la conduite d'un homme prouve qu'il est capable d'agir par un principe si noble, il mérite notre estime & notre amour, quand il se tromperoit lourdement sur la vérité & sur l'utilité des découvertes, qu'il nous communique.

Mais n'est-il pas rare, me dira-t-on, que les hommes agissent par des motifs si grands, & si purs, & n'est-il pas probable que l'orgueuil & la vanité animent la plupart des *Novateurs*? Très-probable assurément. Mais sommes nous scrutateurs des cœurs, & nous est-il permis de faire de cette probabilité va-

gue

gue une regle pour condamner tel ou tel particulier, d'une vanité si peu Chrétienne? Je suppose même que toute la conduite de quelque Auteur d'un nouveau Système développe en lui le caractére d'une ame excessivement vaine. Cette connoissance réfute-t-elle son Système? L'amour de la réputation qui peut tirer un homme de l'indolence, tout comme l'amour de la vérité, doit-il conduire plûtôt au *faux* qu'au *vrai*? Le desir de se faire un nom est la source de tant de grandes & belles découvertes dans les autres sciences, que je trouve très-possible qu'il en produise dans la science du salut? Je ne vois pas même que ce motif subordonné à l'Amour de Dieu, du prochain & de la vérité, soit en lui même blâmable, & même qu'il ne puisse pas donner d'heureux secours à ces autres principes plus nobles & plus sublimes. Il est aisé de voir que tout ce qu'il y a à faire dans le cas dont il s'agit, c'est de séparer l'Auteur d'avec son Système, d'écarter pour un tems l'idée de certitude, que nous attachons à nos propres sentimens, & d'éxaminer avec calme & avec impartialité ce qu'on nous offre comme de nouvelles lumieres. Si l'on découvre dans ces prétenduës découvertes un esprit lourd, pesant, confus, qui ne pénétre rien, qui ne démêle rien, qui ignore ce qu'il veut réfuter, ou ce qu'il veut établir; ou bien si l'on y sent un Raisonneur petit maitre, qui décide avec éfronterie, qui n'a pas les prémieres idées de la Logique, & qui les remplace

par de fades railleries, & par de folles turlupinades, qu'y a-t-il de plus aisé que de faire sentir le foible & le ridicule de semblables Systémes en très-peu de mots? Peut-être feroit-on mieux de les mépriser & de les laisser s'évaporer par leur propre légéreté, ou s'entrainer vers l'oubli par leur propre pésanteur. Mais si je vois un Auteur, qui pose des principes, qui en développe l'évidence, qui fixe le sens de ses expressions, qui arrange ses idées dans un ordre naturel, & qui a toujours l'attention fixée sur l'état de la question, c'est une affaire sérieuse. Il ne s'agit pas alors de condanner ou d'approuver précipitamment. L'éxamen doit aller à pas lents & circonspects. On a besoin d'éclaircissemens sur éclaircissemens, & il ne faut décider qu'après avoir pesé toutes les idées, & toutes les raisons d'un Auteur si respectable. Si un éxamen si exact ne nous fait pas changer de sentiment, il est sûr pourtant qu'il nous procure de très-grands avantages. Il n'est pas possible qu'il ne nous donne la douce satisfaction de nous affermir dans nos idées, & de les rendre plus claires, plus distinctes, & plus sures.

Mais, dit-on, celui qui propose de cette maniere à notre éxamen de nouvelles lumieres vrayes, ou fausses, court risque de causer plus de mal que de bien, & de troubler la Paix de l'Eglise. Qu'appelle-t-on Paix de l'Eglise? Est-ce un tranquille sommeil dans le sein de l'ignorance? Détruit-on la Paix de l'Eglise quand

on

on trouble des Chrétiens & des Proteſtants dans la paiſible poſſeſſion de leurs préjugez, ou pour mieux dire de quelques ſons chéris où l'on s'imagine à tort d'entrevoir quelque idée? Eſt ce la faute de celui qui offre à notre attention de nouvelles idées, ſi nous ignorons ce que c'eſt que *croire*, ſi nous ne ſavons pas qu'à l'égard de toutes les matieres imaginables l'éxamen eſt l'unique route, qui puiſſe mener à la perſuaſion? Se peut-il une plus folle idée, que de confondre un homme qui veut m'éclairer avec un homme qui me déclare la guerre? Il eſt vrai que ſon procédé choque l'orgueil & la pareſſe de certaines gens, qui paroiſſent s'offenſer de ce qu'on ne les déclare pas infaillibles, ou de ce qu'on veut les ramener au travail. Il les irrite contre ſon intention, il excite en eux une *animoſité à ſe battre.* Mais c'eſt la mauvaiſe diſpoſition dans laquelle ils ſont, qui allume le feu de la guerre dans l'Egliſe. Ils feignent d'être attaquez, pour avoir un prétexte d'attaquer eux-mêmes. Ils s'autoriſent par-là à tomber ſur le corps à un homme qui ne ſonge point à leur cauſer le moindre chagrin, & dont tout le crime conſiſte à ſe ſervir d'un droit, que la raiſon rend commun à tous les hommes. Quoi, Monſieur, je fais ſans aucune mauvaiſe intention ce que toutes les loix me permettent de faire! Cependant des gens brutaux s'aviſent de ne le pas trouver bon? Ils me maltraitent indignement ſans être en état de pallier leur conduite d'aucun motif plauſible? Eſt-

ce moi, objet de leur injuſte violence, eſt-ce moi, qu'il faille accuſer de troubler la Paix de l'Egliſe? Un peuple libre veut vivre ſelon ſes propres loix, & ne point dépendre des caprices d'un Maitre. Il plait cependant à un Conquerant de le trouver mauvais, il veut s'aſſujettir un Etat ſur lequel il n'a pas la moindre prétenſion? N'y auroit-il pas, Monſieur, autant d'extravagance que d'injuſtice à accuſer ce peuple d'être auteur d'une guerre, dont il ne faut chercher la ſource que dans l'orgueil le plus mal fondé de l'aggreſſeur?

On pourroit m'objecter encore que ce ſeroit un devoir bien fâcheux & bien pénible d'être obligé ſans ceſſe d'examiner ſur nouveaux frais. *Il faut éxaminer, puiſque c'eſt le ſeul moyen de croire; mais n'y a-t-il pas un tems où l'on doive jouir du fruit de ſes recherches, & où il ſoit permis d'être paiſible poſſeſſeur de nos idées rectifiées & arrangées par un éxamen ſoigneux?* C'eſt à peu près comme ſi on me diſoit. *Il eſt vrai qu'il faut travailler pour arracher nos ames à la tyrannie du vice, & pour y établir l'empire du devoir. Mais quand nous ſommes parvenus à un certain degré de ſaintété, n'eſt-il pas juſte de nous en contenter, & de nous repoſer dans le ſein de notre vertu?* Raiſonner ainſi n'eſt-ce pas ignorer, que les lumieres & la ſaintété ſont les deux branches de la perfection d'un Etre intelligent, & les deux ſources de ſa félicité? La Raiſon & l'Evangile ne nous ordonnent-ils pas de ne nous jamais contenter de nos efforts,

&

& de reſpecter aſſez l'excellence de notre nature pour travailler ſans ceſſe à l'étendre & à l'agrandir ?

Il y a encore des gens qui ſe mettent dans l'eſprit que la diſpoſition conſtante à un nouvel éxamen eſt une eſpece de doute touchant la certitude de nos propres opinions. Il eſt bon de ranger ici en différentes claſſes les opinions que nous avons déja éxaminées. Il y en a que nous croyons fondées ſur des démonſtrations formelles, ou ſur une évidence qui vaut une démonſtration. Il y en a d'autres, à qui nous accordons ſeulement un certaine préférence fondée ſur une probabilité ſupérieure. Par rapport à ces dernieres, nous ſentons qu'il nous manque quelque degré de pénétration, & quelques idées, ſans leſquelles il nous eſt impoſſible de conſidérer le ſujet de toutes ſes différentes faces. Nous comprenons qu'il n'eſt pas impoſſible à cet égard que nous ne nous trompions; notre perſuaſion imparfaite eſt réellement mêlée de doute, & nous devons être ravis d'eſſayer ſi par de nouvelles lumieres, il eſt poſſible de l'éclaircir entierement & de ſubſtituer à la probabilité une pleine perſuaſion.

Par rapport aux premieres, il eſt conſtant, que malgré notre diſpoſition générale à l'éxamen, aucun doute ne ſauroit s'y mêler, puis que le *doute* & la *conviction abſoluë* ſont évidemment incompatibles. Mais comment ſe conduire, lorſque quelqu'un s'offre à nous démontrer, que ce qui nous paroît démonſtrativement vray, eſt réellement faux ? Faut-

il le rebuter, faut-il fermer l'oreille & l'esprit à ce qu'il a à nous dire? Nullement ; Il faut l'écouter, comme nous voudrions qu'il nous écoutât. Il faut l'ecouter avec docilité & mettre notre ame dans le même état où elle doit être, pour être capable de recevoir de nouvelles lumieres. Pour y réussir, il faut, pour ce tems-là, détourner notre attention de la certitude où nous sommes par rapport à l'opinion, que l'on se propose de combattre.

Supposons que quelqu'un s'offre à me démontrer, que mes idées sur la *persuasion* sont fausses, & qu'il est possible *de croire ce qu'on ne comprend pas.* Supposons que je me fasse fort à mon tour de lui prouver invinciblement que dans le sens, que j'ai établi, cette maxime est tellement sure, que si elle étoit fausse rien ne sauroit être vrai. Qu'exige de moi celui qui veut entrer avec moi dans cet éxamen ? Il veut que je chasse de mon esprit toute distraction, pendant qu'il m'exposera son Syſtême, qu'éloignant la *vuë de mon* ame de la conviction où je suis par rapport à mon propre sentiment, je l'attache entiérement & uniquement à ses preuves, & que pour les bien peser je mette ma raison dans un parfait équilibre. Si je me contente de faire semblant de lui accorder une demande si juste & si naturelle; si sous un air attentif je cache de véritables distractions; si toujours plein de mes propres idées, je n'éxamine pas les siennes avec impartialité; si je me dis, *il a beau faire, il ne*

ne me perſuadera pas, il faut de néceſſité que tous ſes argumens ſoient des Sophiſmes, puiſque mon opinion eſt démontrée, j'agis certainement de mauvaiſe foi avec lui, en ne tenant pas l'eſpece de contract, que nous avons fait en entrant dans cet examen, & qui nous oblige à nous donner mutuellement toute notre attention. Certainement, ſi l'on ne ſuppoſoit pas cette *obligation mutuelle*, il y auroit de la folie à lier jamais avec quelqu'un ce commerce mutuel de lumieres. D'ailleurs de quel droit, de quel front puis-je éxiger de lui ce que je ne veux pas lui accorder? de quel privilege ſuis-je muni? Eſt-ce ma conviction qui me donne cette prérogative? Mais il prétend que c'eſt de ſon côté qu'eſt la *conviction*, & par conſéquent il peut s'arroger les mêmes droits ſur l'inattention, cachée ſous un extérieur attentif. Ainſi nous parlerons à nous mêmes, & nous finirons la converſation, comme nous l'aurons commencée, chacun perſuadé que l'un des deux ſe trompe, & que ce n'eſt pas lui. Mais qu'eſt-ce que je riſque en éxaminant réellement ce qu'on m'offre ſous l'idée d'une preuve évidente? En m'y dérobant, je marque véritablement que je me défie de mon opinion, que je ne la crois pas trop à l'épreuve des difficultez; au lieu que ſi je ſuis réellement ſûr d'avoir par devers moi une démonſtration, il eſt conſtant que je dois me croire en état de réfuter tout ce qu'on m'objectera, & de faire voir que ce ſont des Sophiſmes, ou bien des paroles, qui n'expriment pas des idées nettes.

nettes. J'ajoute que l'unique moyen de porter à une véritable attention celui que je veux convaincre, c'eſt d'être réellement attentif moi-même, & dans la véritable ſituation, qu'il faut pour être éclairé.

Par ce que je viens de dire on voit ſans peine que la diſpoſition à l'éxamen, bien loin de marquer une eſpece de doute, eſt le caractére d'une raiſonnable confiance dans nos opinions, & que c'eſt plûtot la diſpoſition contraire, qui ſuppoſant de la défiance pour nos ſentimens, caractériſe une ſorte d'incertitude.

Il eſt ſurprenant que la répugnance qu'on ſe ſent pour l'examen, unique route de la véritable perſuaſion, vienne de la crainte de l'erreur & de l'héreſie, crainte bien ſouvent plus forte que celle que d'honnêtes gens même ſentent pour le vice. De-là ces honteux diſcours, *ce Livre eſt dangereux, il eſt écrit d'un ſtile ſéducteur, il eſt bon de l'éloigner des mains du peuple. Il eſt très-capable d'engager les eſprits foibles dans de pernicieuſes héréſies.* J'avouë que lorſque j'entens ſortir ces paroles de la bouche d'un Théologien même, je ſuis fort porté à m'imaginer, qu'un tel livre ne raiſonne que trop bien, & qu'il fait trembler pour leurs propres opinions ceux, qui ſans y penſer en font l'éloge, dans des termes qui paroiſſent le décrediter. Ces mêmes Théologiens veulent bien qu'on éxamine leur Syſtême, mais ils veulent qu'on borne cet éxamen aux ſeuls ouvrages qui ſont faits pour le ſoutenir & pour

le

le défendre. Cependant un tel *éxamen*, eſt *éxamen* comme c'eſt *peſer* que de ne mettre du poids que dans une ſeule balance. Mais d'où peut procéder cette baſſe précaution, qui fait tant de dèshonneur à ce que l'on conſidére comme la vérité? Elle ne tire ſon origine que de l'opinion, *que l'erreur en qualité d'erreur eſt criminelle & qu'elle peut-être damnable*, Idée, qui comme je l'ai déja inſinué, fonde l'eſprit d'intolérance & de perſécution. Heureuſement rien ne ſauroit être plus faux, & plus contradictoire. Il ne s'agit pas de diſtinguer entre erreur volontaire ou involontaire? Toute erreur en qualité d'erreur eſt involontaire. Quand même ce qu'on appelle *juger* dépendroit de la *volonté*, comme il dépend de l'*entendement*, il n'eſt guères concevable, qu'on pût ſe déterminer vers l'*erreur* comme *erreur*, vers un *mal* en qualité de *mal*. L'erreur n'eſt donc jamais criminelle, quelque horrible qu'elle ſoit, me dira-t-on? Non certainement. Le crime ne réſide point dans l'*entendement*, il ne ſauroit avoir ſon ſéjour que dans la *volonté*. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que celui qui *erre* peut être coupable, & qu'il l'eſt très-ſouvent, parce que c'eſt par ſa faute que l'erreur eſt devenuë néceſſaire à ſon entendement. Il eſt coupable, quand par une lâche indifférence pour la vérité, par une impardonnable indolence, il a négligé de cultiver ſa raiſon, & de la mettre en état de former des jugemens ſurs & infaillibles. Il eſt coupable, quand faiſant de la vérité un jeu,

& un indigne badinage, il a ſi bien familiariſé ſon imagination avec des ſubtilitez ſophiſtiques, & avec l'art funeſte de défendre le pour & le contre, qu'à force d'en impoſer aux autres il a perdu de vuë lui-même le véritable caractére de l'évidence. Il eſt criminel, quand accoûtumé à lâcher la bride à ſes paſſions, il s'eſt rendu le vice tellement néceſſaire, qu'il ſouhaite ardemment de ſecouer le joug de la Réligion, & que pour y réuſſir il détourne ſon attention des preuves qui la fondent, pour ne l'attacher qu'à ce qu'elle peut avoir d'inacceſſible à nos lumieres. Mais ſi en éxaminant, un homme libre de tous ces défauts ſe trompoit, ſur les véritez les plus importantes même, s'il ſe trompoit, dis-je, par une effet de ſtupidité naturelle, & par une pure incapacité de raiſonner, il ſeroit ſimplement malheureux. Il ſeroit même plus eſtimable que celui qui faute d'éxamen reſteroit attaché à un Syſtême vrai. Un tel Syſtême, vrai pour ceux qui en comprennent & qui s'en prouvent la verité, n'eſt pour lui qu'un vain amas de paroles. Il ne croit rien à proprement parler; & je ne vois pas que *de ne pas croire* parce qu'on néglige le devoir d'examiner, puiſſe être préférable à *croire mal* en ſuivant ce devoir.

Au reſte, je ne nie point que l'éxamen ne puiſſe mener à l'erreur, & que ce ne ſoit là un inconvénient attaché à un travail excellent en lui-même; mais je ſuis ſûr, que le défaut d'éxamen doit confirmer les hommes dans

dans l'erreur, & que c'eſt là un inconvénient attaché à une *induction* très-mépriſable.

Je ſuis étonné que des idées affermies ſur des principes ſi ſimples & ſi faciles ne ſoient pas reçuës ſans la moindre difficulté dans une Réligion, qui poſe pour baſe de ſes opinions l'*éxamen*, & qui oppoſe ſa maniere de croire à celle d'une autre Réligion, qui ne ſe fonde que ſur l'*autorité*. Me dira-t-on qu'effectivement la Réligion Proteſtante eſt fondée ſur l'éxamen de ce que la Raiſon & l'Ecriture ſainte nous enſeignent, mais que cet éxamen eſt déja fait par les prémiers Docteurs de la Réformation, & qu'il n'eſt point néceſſaire d'y revenir? Mais ſi nos Péres ont *éxaminé* pour nous, il faut donc auſſi qu'ils ayent *crû* pour nous, & que nous ayons une pleine permiſſion de ne *pas croire du tout*, pourvu que nous agiſſions conformément à la perſuaſion de ceux qui ont porté pour nous le fardeau de l'éxamen. Ne voilà-t-il pas un grand bonheur pour leur poſtérité que de pouvoir jouir en répos des délices d'un parfait & paiſible aveuglement? Prétendra t-on qu'il y a des matieres qui peuvent & qui doivent être les objets de notre éxamen, & qu'il y en a d'autres, qui ſont ſacrées pour nos recherches, & où elles ne ſauroient s'étendre ſans profanation? Mais ſur quel fondement peut s'appuyer cette bizarre diſtinction? S'il y a des matieres qu'il n'eſt pas permis d'*éxaminer*, il eſt clair qu'il eſt défendu auſſi de *rien croire* à leur égard, puiſque tout ce qui ne doit pas

être

être l'objet de notre examen ne sauroit être l'objet de notre persuasion; comme je crois l'avoir prouvé invinciblement.

J'en infére que nos recherches doivent absolument s'étendre sur tout ce que nous sommes obligez de croire, & que rien ne peut les borner, que le défaut d'idées nettes & distinctes, auxquelles il est ridicule de substituer les termes scientifiques & imposans.

Je prévois que des personnes forcées de m'accorder ce que je viens d'établir pourroient bien s'imaginer que l'examen doit du moins être plus restraint par rapport à ceux qui sont dans l'obligation d'éxaminer, & que s'il faut éxaminer tout, l'examen n'est pourtant pas l'affaire de tout le monde. Pour moi, fermement attaché à mon principe, je crois que tous les Chrétiens sont obligez d'*éxaminer*, parce que tous ils sont obligez de *croire*. On prétend généralement que dans toutes les sectes le peuple est peuple, qu'il doit s'en rapporter à l'égard de la science du salut à ses Docteurs, & laisser les peines & les plaisirs de l'examen à ceux, qu'on appelle gens d'esprit & gens de lettres. On veut que les recherches néceſſaires sur des *sujets si difficiles* ne soient pratiquables qu'avec un certain degré de lumieres & de connoissances. Mais qui déterminera avec précision ce degré requis de talens & d'habileté? Le moyen de donner des regles sures à chaque particulier pour se croire l'éxamen permis ou défendu?

Du moins, me dira-t-on, faudroit il exclure

clure de ce privilege les gens du commun, les Artisans, les Villageois, les Femmes, & le borner à ceux à qui on reconnoît de l'esprit & de l'érudition. Ce sont d'ordinaire les gens d'esprit & d'étude eux-mêmes qui tiennent des discours si injurieux à tout un sexe & à tous ce qu'ils désignent par le nom méprisant de *peuple*. Mais dans le fonds qu'est ce qu'une Femme? N'est-ce pas un Etre intelligent & raisonnable renfermé dans un corps organisé? Il est vrai que d'ordinaire une mode abominable rend les femmes des colifichets vivans, par le moyen d'une éducation mal dirigée & très-opposée aux vuës de l'Etre suprême. Content de nourrir en elles le feu de l'esprit, on abandonne à la rouille leur faculté de raisonner, & l'on céde l'empire de leur imagination & de leur conduite au caprice & à un assemblage d'idées formé au hazard. On leur insinuë de bonne heure, qu'elles ne sont faites que pour plaire: on borne à l'art d'y réussir toute leur destinée; on renferme dans l'espace d'une trentaine d'années leur utilité, & pour ainsi dire leur véritable vie, & on semble leur permettre de devenir ensuite membres inutiles, & souvent dangereux de la société humaine. Mais leurs foiblesses d'esprit sortent elles du fond de leur nature? Une sage éducation n'en pourroit-elle pas tirer des efforts aussi heureux que dignes de l'excellence de leur être? Le seul mot de *Femme* fait ici un Sophisme. Il en est de même de celui d'Artisan ou de Laboureur. La nature d'un Laboureur

n'eſt pas différente de celle d'un homme né pour des occupations plus brillantes, ou pour une voluptueuſe inaction. Ne pourroit-on pas faire concevoir à un artiſan, que le tout eſt plus grand que ſa partie? Indubitablement, on le peut, & il n'y auroit pas beaucoup plus de peine à lui faire connoître ce que c'eſt que *croire*, & qu'il eſt contradictoire d'*être perſuadé de ce qu'on ne comprend point*. De là il s'avanceroit aiſément à des vérités dont l'évidence n'eſt pas d'abord ſi frappante.

Qu'on me permette de hazarder ici un ſentiment, que je crois fondé ſur la raiſon & ſur une conſtante expérience? Je ſuis d'opinion que ce qu'on nomme *peuple*, & que je traite moi même de ſtupide, parce qu'on ne daigne pas l'arracher à ſa ſtupidité, eſt mieux diſpoſé à ſentir & à gouter les vérités de la Réligion, & à s'en perſuader par de bonnes preuves, que la plûpart de ceux qu'on honore du titre de *gens d'eſprit* & de *gens de lettres*. Ce qui m'a donné occaſion de former cette idée, c'eſt la conduite de J: Chriſt lui même, qui a commencé par expoſer ſa doctrine à des gens du commun, à des perſonnes qui gagnoient leur vie par de vils métiers. Je ſai bien que les ennemis de la Religion peuvent imiter à cet égard les Juifs contemporains de notre Sauveur, & tirer de l'attachement du peuple pour cette doctrine un prétexte pour la mépriſer. Ils pourront dire que J: Chriſt s'eſt addreſſé d'abord aux gens du commun, parce qu'ils ſont ſimples, cré-

crédules, amis de la nouveauté & portez à aider eux-mêmes l'impoſture, ſous laquelle on veut aſſervir la foibleſſe de leur eſprit.

Pour moi, qui ne vois dans toute la conduite de Jéſus-Chriſt aucun caractére imaginable d'ambition, qui eût beſoin d'impoſture pour attirer la multitude, & qui n'y découvre que le généreux deſſein de délivrer les hommes du vice & de l'erreur, je crois démêler dans ſon procédé à cet égard une marque diſtinctive de ſa ſouveraine ſageſſe. Je ſuis ſûr qu'il s'eſt ſervi des meilleurs moyens pour faire recevoir ſa doctrine par une perſuaſion raiſonnable, & pour remplir ſon deſſein de rendre les hommes meilleurs & plus éclairez. Pour le faire ſentir, il eſt bon de diſtinguer entre *gens du commun* & *peuple*. Ce qui éleve un homme au-deſſus le *peuple* par rapport à l'éxamen & à une perſuaſion éclairée, n'eſt ni la naiſſance, ni les dignitez, ni l'eſprit, ni l'érudition. C'eſt une raiſon familiariſée avec les principes ſurs de l'évidence, & accoûtumée par un éxercice habituel à les ſuivre avec une ſcrupuleuſe éxactitude. Sans cette baſe du vrai raiſonnement, la qualité, le ſavoir & le génie ſont ſujets au même aveuglement & aux mêmes foibleſſes que la ſimplicité des Artiſans & des Laboureurs, dont ils ſe diſtinguent en vain par un langage poli & par un faux air de lumieres. Ils ſont même infiniment au-deſſous du *vulgaire* par l'orgueil, par la préſomption, par l'entêtement, & par l'habitude de raiſonner de

travers. L'aveuglement des gens du commun eſt ſimple, modeſte, docile ; celui des autres eſt faſtueux, ſuffiſant, content de lui-même & toujours prêt à s'applaudir. Jettons par exemple les yeux ſur un homme qui a de l'eſprit & du génie, & qui n'a pas ſongé dès l'enfance à cultiver ſa raiſon, à l'aſſujettir à des regles ſures & à donner de l'arrêt à ſon attention. On verra que ce beau génie eſt infiniment moins capable d'examiner véritablement, qu'un payſan lourd & flegmatique dont l'éducation aura été entiérement négligée. On ſait que l'eſprit conſiſte dans un certain feu d'imagination, qui fournit les idées & les images avec rapidité, qui les arrange, & les ſépare avec une égale promptitude. Le moyen qu'un tel homme raiſonne & qu'il avance vers la vérité pas à pas & avec une timide circonſpection ? A-t-il le tems de conſidérer un principe de toutes ſes différentes faces, de peſer & de fixer le ſens de toutes les expreſſions, qui concourent à l'expoſer, & de voir avec une attention ſoutenue, ſi une conſéquence eſt réellement renfermée dans le principe, dont on prétend la tirer ? La choſe n'eſt pas poſſible : on éxige de lui des efforts trop lents, trop pénibles ; une bruſque & brillante déciſion eſt bien plûtôt faite ? Son imagination ſouffre d'une ſi longue inaction, ou pour mieux dire, d'un ſi long vuide ? Elle ſe remet bientôt dans ſes droits ; les images y rentrent en foule ; tour à tour elles s'attirent ſon attention, qui ne ſe géne plus, & qui renonçant

à la satisfaction de les régler se divertit à en être le jouet. Passe encore si un raisonnement étoit assaisonné de vivacité & d'esprit, c'est-à-dire s'il étoit accompagné de sources de distractions propres à en cacher la force & la justesse; l'homme d'esprit ne laisseroit pas de s'y amuser, & d'en être content, sans en tirer d'autre fruit que le plaisir d'admirer l'heureuse imagination du Philosophe. En un mot il doit absolûment se déplaire à tout raisonnement simple & méthodique. Il faut de nécessité qu'il le trouve sec, ingrat & ennuyeux. Il ne sauroit se prêter qu'à ce qui a du rapport avec son génie. Il lui faut du vif, du brillant, du fleuri. Il faut orner son imagination de tableaux, & remuer son ame par des sentimens. Pourquoi vouloir lui donner des idées? Il n'y en a point dans son ame auxquelles il puisse les unir & les enchainer.

Pour être convaincu que c'est là le caractére de *l'esprit* considéré en lui-même, qu'on tâche d'aider un tel génie à examiner une vérité, & à s'en convaincre. Supposons qu'on lui expose une proposition, dont on veut faire la base d'un raisonnement. Ne vous imaginez pas, que s'il trouve quelque équivoque dans les termes, il vous prie de l'éclaircir; non. Il y donnera brusquement le prémier sens, dont il sera frappé, & il se mettra à réfuter avec volubilité ce qu'on n'auroit jamais songé à établir. Si l'Axiome en question est énoncé en des termes si simples, si propres, que la plus lé-

gére attention ne sauroit qu'en saisir d'abord le sens unique, voilà mon homme qui s'étonne avec indignation de ce qu'on lui dit des choses si communes, dont il est convaincu avec tout le monde. Sans se donner le loisir d'observer que ce n'est que sur des vérités de cette nature qu'on fonde les vérités, qui demandent les plus pénibles recherches, il croira étourdiment qu'on fait tort à ses lumieres, & qu'on le prend pour un imbécille. Réussit on à l'en dissuader, & à ramener son attention à cette idée simple qui a choqué sa présomption? Réussit-on même à lui donner un air attentif, qui nous permette d'achever notre raisonnement? Chose rare, & bien approchante de l'impossibilité! Qu'arrive-t-il? Vous croyez qu'il vous a suivi de conséquence en conséquence, & qu'il en a examiné les liaisons; point du tout: il ne s'est occupé qu'à ramasser dans son imagination quelques preuves vagues & peu liées, qu'il croit utiles pour appuyer sa propre opinion.

Il vous les débite avec feu, avec facilité, avec énergie. Mais bien-tôt il s'égare dans ses conceptions; ses pensées s'entrainent les unes les autres par la plus légere ressemblance; lors qu'il finit par simple lassitude & qu'on a le tems de respirer, on est tout surpris, que dupe de sa propre fécondité, il n'a plus dans le cerveau la moindre trace de l'état de la question.

Il n'y a point de milieu par rapport à l'esprit. Il est l'ennemi irréconciliable de la raison, à moins que d'en être l'esclave. S'il y est assu-

assujetti, s'il est accoûtumé à obéir à l'attention, & à concentrer son feu & sa force dans une seule matiere, c'est lui qui fournit à la raison les idées, dont elle a besoin, qui lui présente les différentes faces d'un sujet, & qui joint à la justesse du raisonnement la pénétration & l'étenduë.

On peut appliquer des réflexions de la même nature à ceux qui brillent par leur érudition, dont la raison peut tirer encore de grands secours, & qui lui peut être très-pernicieuse, quand elle est indépendante, comme elle l'est d'ordinaire, de la faculté de raisonner cultivée par la méditation, & affermie dans l'ame par l'éxercice. Comment déterrera-t-on les prémiers principes du vrai dans une ame possédée par des *inscriptions*, par des *époques*, & par les différens sons des langues mortes? Dans une ame ensevelie sous les ruines des monumens antiques? Dans un cerveau chargé, accablé de mille & mille citations? Le moyen d'y introduire des idées? Il n'y a pas la moindre place pour elles. Peut-on espérer de faire jamais raisonner un homme, qui prend Grotius pour la source du droit naturel, & qui lorsque vous établissez sur la raison des idées qui dépendent de ce droit, vous dit gravement que vous vous trompez, & que cela est si vrai *que Puffendorf, page tant, se déclare positivement contre l'opinion, que vous croyez prouver.* Si vous récusez l'autorité de ce grand homme, notre Savant s'étonnera de l'insolence de votre orgueil; & il vous considérera avec le même mépris

qu'on doit à ceux qui refusent d'admettre les prémiers principes. Ajoutons, que sur cet amas informe de connoissances, Messieurs les Savans gâtez par les applaudissemens du public, élevent une si haute idée d'eux mêmes, que tout ce qui n'a pas un rapport direct à des études, qui leur procurent tant de gloire, leur paroît bas, puérile, & indigne de les détourner de leurs sublimes occupations.

Si l'esprit & l'érudition destituez de la connoissance & de la pratique de *l'art de raisonner*, nuisent d'avantage à l'éxamen, qu'une ignorance simple; il est assez clair que le rang & les dignitez ne produisent pas de meilleurs effets; il seroit aisé de faire voir avec évidence, que par un malheur qui n'est guéres senti par ceux-là mêmes, qu'il accable, ceux qui sont au-dessus des autres hommes, sont d'ordinaire au-dessus de la vérité, qui a de la peine à les atteindre.

Des caractéres semblables a ceux que je viens de tracer se trouvoient dans toute leur étenduë dans les gens distinguez du commun, qui étoient contemporains de Jesus-Christ & de ses Apôtres.

Qu'est ce que c'étoit que les Sadducéens? C'étoient des gens qui avoient tellement gâté leur raison, qu'admettant d'un côté la Réligion de Moyse, ils détruisoient de l'autre la base de toutes les Réligions, en niant l'éxistence des intelligences pures & en bornant la durée de l'homme à cette courte vie. Renfermant ainsi tous leurs intérêts dans un

un eſpace ſi limité, comment pouvoient-ils ſe réſoudre à gouter une doctrine, qui tendoit principalement à exciter les hommes à la ſainteté, par des eſpérances, & par des craintes, qui concernoient ſur tout une vie future, qui ne devoit jamais finir?

Pour les Phariſiens, ſi jamais il y eut de maladie d'eſprit incurable, c'étoit celle qu'ils s'étoient fait un plaiſir & une gloire de s'attirer. Ils avoient fait tous les efforts poſſibles pour perdre de vuë le ſens commun, & ils y avoient parfaitement bien réuſſi. Pour ſatisfaire à l'orgueil le plus inſenſé, ils s'étoient rendu le cœur & l'eſprit également faux. La vérité & la ſainteté leur étoient également indifférentes, également inconnues. Ils vouloient briller & ſe diſtinguer des autres hommes par des maximes & par une conduite ſingulieres, étonnantes, & qui paroiſſant au-deſſus des vertus & des connoiſſances humaines, entrainaſſent vers eux la ſtupide admiration de la populace. Dans cette intention, ils éloignoient des yeux la véritable nature de la ſainteté, fondée ſur l'amour de Dieu & du prochain. Les devoirs appuïez ſur le bon ſens étoient trop naturels, trop faciles à comprendre & à remplir. Il falloit en détourner l'attention, & faire conſiſter la beauté & le ſublime de la vertu, dans l'obſervation de certains préceptes cherchez de loin, par une imagination auſſi fauſſe qu'étenduë, & non ſeulement inutiles, mais encore pernicieux à la ſociété. Pour faire valoir cette ſainteté d'oſtentation, & pour

en cacher le faux d'une maniere ſpécieuſe, ils faiſoient conſidérer le ſens naturel des livres ſacrez, comme fait uniquement pour les eſprits du bas ordre. Ils changeoient tout en Allégories, en Myſtéres impénétrables aux yeux vulgaires, & uniquement acceſſibles à une rare pénétration. Y avoit-il de la poſſibilité à retrouver le bon ſens de ces gens-là enveloppé de mille chimére, embaraſſé de mille frivoles diſtinctions, abimé, perdu dans un Rabiniſme couvert d'épaiſſes ténébres?

On en peut dire autant des Payens diſtinguez, dont les Apôtres paroiſſent négliger la converſion, pour addreſſer leur doctrine à des ames plus humbles, & plus vuides de fauſſes lumieres. Comment cette doctrine pouvoit elle s'inſinuer dans l'ame des Stoïciens, de ces Philoſophes orgueilleux, qui mettoient leur *Sage* de niveau avec la Divinité; qui éloignant leur attention de la véritable nature de l'homme, prétendoient fonder leur farouche vertu ſur la ruine de l'humanité? Etoit elle compatible avec le Platoniſme, qui par une fauſſe élévation ſe perdoit dans les airs, qui n'étoit qu'un tiſſu d'idées abſtraites, qu'on dédaignoit de prouver, & qui bien loin de pouvoir s'aſſocier à la ſimplicité du Chriſtianiſme, lui ont fait un tort preſque irréparable, en l'embrouillant dans l'eſprit de pluſieurs fameux Péres de l'Egliſe? Préchant une vertu toujours active, cette Doctrine pouvoit elle ſe lier avec l'indolente Philoſophie des Epicuriens, qui

imitateurs

imitateurs voluptueux d'un Dieu qu'ils s'imaginoient enfoncé dans sa propre paresse, ne se mêloient de rien que de soumettre leurs plaisirs à une prudente oeconomie; avec une Philosophie tellement ennemie du sens commun, qu'elle établissoit un Univers produit par un mouvement fortuit de petites particules de la Matiere? Cette doctrine avoit-elle plus de conformité avec la subtile incertitude de l'Académie, qui occupée uniquement à détruire les Systêmes des autres Philosophes, sans jamais rien établir, se faisoit une gloire de ne rien savoir avec certitude, & un mérite supérieur d'éluder la plus frapante évidence?

Si l'entrée étoit fermée à cette doctrine dans les ames des Philosophes, qui faisoient profession de cultiver leur raison, le moyen qu'elle se fit un passage dans l'imagination agitée de la plûpart des beaux esprits? Des Orateurs & des Poëtes détournez de l'éxamen par le feu de leur esprit, uniquement animez de l'ardeur de plaire, & livrez à l'amour de la réputation, pouvoient-ils s'abbaisser à la raisonnable simplicité de l'Evangile, se rendre disciples de gens obscurs, & s'avilir par des études, dont ils ne devoient pas attendre la moindre gloire?

De ce que je viens d'établir je crois être en droit d'inférer que Jésus-Christ & ses Apôtres ont donné des marques de la souveraine sagesse qui les animoit, en préférant à des disciples peu susceptibles de l'éxamen, & fiers de leur défaut de véritables lumieres, des Femmes, des En-

Enfans, des gens du commun, en un mot des gens simples dont l'attention ni traversée par la suffisance, ni distraite par une multitude d'images mal liées, pût être fixée sans beaucoup de peine. J'en infére encore que cette conduite des prémiers Docteurs de l'Evangile appuye fortement les preuves que j'ai données touchant le devoir d'éxaminer imposé aux gens du commun tout comme à ceux qui croyent leurs lumieres fort élevées au-dessus de celles du peuple.

Il est tellement certain que la *persuasion* dépend uniquement de l'examen, que ceux d'entre les Chrétiens qui posent l'*autorité* pour la base de leur foi, n'ont guéres moins besoin d'éxaminer, que ceux qui reconnoissent l'examen pour unique principe de la persuasion. Tout homme né dans le sein même de cette Réligion doit en être convaincu, pour peu qu'il soit capable de réflexion. *Il croit tout ce que croit son Eglise?* Il faut donc qu'il suppose son Eglise infaillible. Mais pourquoi lui accorde-t-il cette infaillibilité? C'est que selon lui l'Ecriture Sainte l'établit formellement. Et par quelle raison croit-il ce qui est contenu clairement & sans équivoque dans cette Ecriture? C'est qu'il est persuadé qu'elle est émanée d'un Dieu à qui la véracité est essencielle.

Il faut donc que ses recherches fassent bien du chemin avant que de parvenir au tranquille bonheur de *croire par Autorité.* Il faut qu'en cultivant sa raison, il se mette en état d'éxaminer; il faut qu'il se rende capable

ble de distinguer la vraye évidence d'avec la fausse ; il faut qu'il éxamine s'il y a un Dieu, & si la véracité doit nécessairement être un de ses attributs, si l'Écriture Sainte porte les vrais caractéres d'une révélation divine, & si sa vérité est suffisamment établie sur des faits bien prouvez ; si la raison, indépendamment d'une infaillibilité, qu'il ne s'est pas encore démontrée, est capable de démêler au moins les sens de quelques passages des Livres sacrez ; si les passages qui établissent cette infaillibilité sont tellement clairs, qu'il est impossible de leur donner un autre sens plausible. Ce n'est qu'après avoir discuté toutes ces matieres-là, qu'il peut se dire qu'il croit l'infaillibilité, & se disposer à en admettre tous les dogmes. Il faut absolûment qu'un homme né dans le sein de cette Eglise, passe par tant de preuves à la persuasion de l'infaillibilité dont il s'agit ; ou bien, que sans faire le moindre pas dans cet éxamen, il dise qu'il croit l'*infaillibilité parce qu'il la croit*, *& parce qu'il lui plait de la croire.* Mais dire *qu'on croit parce qu'on croit*, c'est dire qu'on n'a pas la moindre raison de croire ; c'est avouër nettement *qu'on ne croit pas.*

Mais l'éxamen est-il fini, dès qu'on est persuadé de l'infaillibilité qui a été le but de tant de recherches ? Il s'en faut bien. Il s'agit encore de savoir où cette infaillibilité réside ? Tant qu'on l'ignore, elle est entiérement inutile, quand-elle seroit démontrée. A qui s'addressera-t-on pour savoir ce qu'on

est

eſt obligé de croire? Sur la foi de qui faudra-t-il que l'on régle la ſienne? Où puiſera-t-on les idées de la véritable ſainteté & du culte que la *Divinité* exige de nous? Si cette Egliſe eſt ſéparée en différens partis, dont ſur pluſieurs ſujets les opinions ſont différentes & même oppoſées, à quel ſentiment s'attachera-t on? Suivra t-on la Morale commode des Jeſuites? S'attachera-t-on aux préceptes rigoureux des Janſéniſtes? Donnera-t-on tête baiſſée dans un culte populaire, ou ſe laiſſera-t-on diriger par ceux qui s'en tiennent à un culte qui paroît plus pur, & plus conforme à l'eſprit de l'Evangile? Suppoſons encore que l'éxamen nous ait fixé dans le choix d'un parti, ne faut il pas ſavoir encore, ce que c'eſt que l'infaillibilité nous enſeigne & nous preſcrit? Ne faut-il pas qu'on éxamine le ſens des Bulles ou des arrêts des Conciles? Le ſens en eſt-il ſi clair qu'il ſoit impoſſible de s'y méprendre? Ne faut-il pas du moins qu'on éxamine avec attention ſi cette infaillibilité n'offre pas à notre foi quelque dogme évidemment contradictoire; quelque dogme, qui obligéant à croire qu'une propoſition peut être vraye & fauſſe en même tems, détruit toute évidence, & énerve par conſéquent toutes les preuves, qui peuvent fonder l'infaillibilité même, qu'on a priſe pour guide de ſa *perſuaſion*?

J'en conclus de nouveau, que, dans quelque Religion, que l'on ſoit né, quelques principes qu'on embraſſe, il eſt impoſſible, il eſt contradictoire de détacher la perſuaſion

sion de l'éxamen, & que par conséquent tous ceux qui doivent croire sont par cela même indispensablement obligez d'examiner.

On m'objectera peut être, que si l'éxamen n'est pas impossible aux gens du commun faute de capacité naturelle, & faute de dispositions à se former la Raison, il leur est impossible faute de tems. *Comment veut-on que des gens obligez à donner la plus grande partie du jour à un rude travail, & à qui la nature même demande d'en passer le reste dans le repos, comment veut-on que ces gens malheureux trouvent le loisir de former leur raison, & de s'en servir ensuite pour se prouver les véritez, qui les intéressent le plus? S'ils ne devoient croire que par éxamen, ils ignoreroient tout ce qui concerne la Réligion, & leur conduite destituée de toute regle seroit entrainée par leurs passions dans les plus funestes désordres. Ne vaut-il pas mieux les asservir sous le joug de l'autorité, & leur faire imaginer, qu'ils croyent certaines choses, qui sont capables de donner un utile frein à leurs Actions?* Cette difficulté est indubitablement forte; mais elle ne sort pas du sein de la Réligion, qui impose le devoir de l'éxamen à tous les hommes. Est-ce la faute de la Réligion, qu'un Etre intelligent soit condamné par la nécessité à s'occuper des jours entiers à trainer quelque fardeau, & qu'il soit avili par là jusques à la destinée des brutes? Est-ce la faute de la Réligion, que cet homme accoutumé à un sort si humiliant, perde peu à peu le respect qu'il doit à l'excellence

cellence de ſa nature, qu'il ſe forme l'habitude de prendre le beſoin pour unique motif de ſa conduite, & qu'il penſe & ſente préciſément comme les animaux deſtituez de raiſon? Eſt-ce la faute de la Réligion, que des gens éclairez, & qui en vertu de leur profeſſion doivent travailler à éclairer les autres, ne daignent pas honorer de leurs viſites familieres, des gens ſi malheureux, qu'ils ne s'efforcent pas à les réconcilier avec leur grandeur naturelle, & à développer chez eux les prémiers principes du raiſonnement? Non; on ne ſauroit attribuer un ſi triſte inconvénient qu'à la dureté des hommes, qu'à leur attachement illimité pour l'éclat extérieur, qu'au déraiſonnable mépris, qu'ils ont pour la noble faculté de raiſonner, lors qu'ils la trouvent rampante ſous la pauvreté, & avilie par la baſſeſſe.

Heureuſement, dans les Etats les mieux conſtituez, où les pauvres ſentent moins que dans d'autres le poids de la grandeur & des richeſſes de leurs concitoyens, il eſt rare que les gens du commun ne ſoient pas maitres de quelques heures du jour, où ils puiſſent faire valoir les prérogatives d'un Etre intelligent. C'eſt dans ces Etats qu'il eſt poſſible aux Artiſans, aux Laboureurs, de dérober à leur travail autant de loiſir tout au moins que les grands & les riches peuvent en arracher à leurs afaires, à leur molleſſe, & à leurs divertiſſemens. Cette conſtitution ſupportable ſe trouve ſur tout dans les mêmes Etats, où l'on fait profeſſion de reconnoître du moins d'une

d'une maniere vague que l'éxamen eſt l'unique ſource de la perſuaſion. J'oſe dire que principalement dans notre République, il y a bien des gens du bas ordre, qui en donnant un repos néceſſaire à leur corps, exercent leur eſprit, & qui par la lecture & par la méditation ſavent dérouiller dans leur ame la faculté de raiſonner. J'en connois qui par des queſtions ſenſées & fondées ſur les prémiers principes de la vérité ont embaraſſé plus d'une fois certains Paſteurs, dont toute la Théologie eſt placée dans la mémoire. J'oſe même conjecturer de là qu'une des grandes raiſons qui porte les Théologiens à ne pas preſſer beaucoup la néceſſité de l'éxamen, eſt le déſir de ne ſe pas expoſer à de pareilles importunitez, & de ſe dérober à la néceſſité de lier leur Doctrine à des principes évidens. Le nombre de ces gens-là s'accroitroit conſidérablement, ſi par un amour pour la vérité proportionné à ſon importance, on vouloit procurer un loiſir plus étendu à ceux, dont la ſubſiſtance dépend d'un rude & long travail, ſi des Théologiens, perſuadez eux mêmes de leur Religion par éxamen, ſe faiſoient une affaire ſérieuſe d'en preſſer ſans ceſſe la néceſſité, enfin s'ils développoient ſans relâche la véritable nature de la perſuaſion & des moyens qui ſeuls peuvent y conduire.

Je conviens que ces gens-là ne ſauroient pouſſer l'éxamen auſſi loin, que ceux qui peuvent y employer tout leur tems & toutes leurs réflexions. Mais il eſt certain qu'une

ame enrichie d'un petit nombre d'idées auſſi ſures qu'importantes, eſt préférable à un cerveau obrué par tout un Syſtême de Théologie, qu'on ne s'eſt pas approprié par une perſuaſion réelle. Lorsqu'on a développé dans un eſprit ordinaire les prémiers rayons du bon ſens, eſt-il fort difficile de lui faire ſentir la preuve d'un fait, preuve preſque auſſi ſimple que celle que nous tirons du témoignage de nos propres ſens? Eſt-ce quelque choſe de bien pénible de le mettre en état de ſe prouver à lui-même, que de tous les faits il n'y en a pas de mieux établis, que ceux qui fondent la vérité de la Réligion Chrétienne? Selon moi, l'évidence de ces faits eſt telle, que pour ne la pas ſentir, ou pour s'y dérober, il faut avoir bien de l'eſprit, & bien de la force dans l'imagination. Pourvû qu'enſuite il veuille bien lire les Auteurs ſacrez dans le même eſprit qu'on lit tout autre livre, & tirer de leurs expreſſions le ſens le plus naturel & le plus frappant, je ne doute point qu'il n'y voye diſtinctement les dogmes les plus importans de la Réligion; je veux dire ces Dogmes qui nous donnant de la Divinité des idees dignes d'elle, réglent toute la conduite du Chrétien à l'égard de tous les différens objets de ſes devoirs. Je ne vois pas pourquoi ſon ignorance par rapport à des matieres de pure ſpéculation l'excluroit du nombre des véritables Chrétiens. Eſt-il juſte d'exiger de lui qu'il décide de ce qu'il ne comprend pas, qu'il ſe détermine ſur ce qui embaraſſe les meilleurs

meilleurs esprits de toutes les sectes, qui en employant tout leur loisir & tous leurs talens à l'éxamen de sujets si épineux, ne tirent de leurs méditations abstraites d'autre fruit, qu'une *ignorance éclairée*, qu'une persuasion très-forte qu'ils n'y découvrent que des ténébres?

Il est donc sûr que les gens du commun doivent éxaminer, & qu'ils le peuvent. S'ils ne le pouvoient pas, ce ne seroit pas aussi leur devoir; & de la certitude seule où nous ne saurions qu'être, que c'est leur devoir, on pourroit conclurre, qu'ils en doivent être nécessairement capables.

Je sai qu'on se forge là-dessus les idées les plus éfrayantes. *N'y a-t'il pas déja assez de Sectes*, dit-on, d'un ton de voix dont on expose les objets les plus déplorables? *N'y a-t il pas assez de sectes qui déchirent la Réligion Chrétienne? N'est-il pas plus que probable que dans la route d'un éxamen général les mortels guidez par une témeraire confiance en leurs propres lumiéres, s'égareroient dans mille sentiers particuliers, & qu'ainsi les sectes se subdiviseroient à l'infini? N'est-il pas sûr que par-là l'Eglise de J: Christ, où doit regner la paix & l'ordre, ne seroit de plus en plus que trouble & que confusion?* Déclamation vague que tout celà. Supposons qu'un tel inconvénient fût une suite absolûment inévitable d'un éxamen général, il faudroit bien s'y soûmettre. Est-ce à nous à prescrire des régles au souverain maître du monde? C'est lui qui éxige l'éxamen de

nous; c'eſt à lui à voir ſi les ſuites de ce qu'il nous preſcrit répondent aux vues impénétrables de ſa ſageſſe. *Faiſons notre devoir, & Dieu fera le reſte.*

Pourquoi veut-on d'ailleurs, que la diverſité des ſentimens cauſe tant de troubles & tant de déſordre? Dès qu'une fois on ſe met fortement dans l'eſprit, que l'erreur comme erreur n'eſt rien moins que criminélle, & que ceux qui s'y expoſent uniquement parce qu'ils agiſſent en gens raiſonnables & en Chrétiens dignes de ce glorieux nom, méritent par celà même notre eſtime, la ſource de la haine contre les Hérétiques eſt abſolûment tarie; on ne ſauroit que ſe conſidérer mutuellement comme gens de bien, attachez au principal devoir de l'être intelligent, & la différence des Réligions ne troublera pas davantage la ſociété humaine, que la différence des profeſſions. Ce n'eſt point la *tolérance* qui trouble un Etat; c'eſt l'*intolérance*. Notre République en eſt un éxemple frappant. Pendant un certain tems il y a eu une criſe d'intolérance; tout étoit alors en combuſtion, & l'Etat ſe trouvoit ſur le bord de ſa ruine. La ſageſſe des Souverains a rétabli bien-tôt le ſupport mutuel, qui y a ramené le calme & la ſureté.

Je ſai qu'il y a des gens qui prétendent admettre l'examen comme le principe de la foi, & qui voudroient pourtant qu'on bornât la tolérance, & que ſupportant certaines opinions, on s'oppoſât avec force à d'autres, que l'on conſidére comme plus dangereu-

gereuſes. Mais en formant une idée ſi mal-digérée on tombe lourdement en contradiction avec ſoi-même, & l'on ne ſemble poſer un principe que pour avoir le plaiſir de le détruire. Il eſt vrai que pluſieurs habiles Théologiens parmi les Proteſtans, honteux des prétendus déſordres, produits par la multiplicité des Sectes, ont ſoûtenu, pour ſauver de ce reproche le *Syſtême de l'éxamen*, qu'il falloit donner certaines limites à la tolérance? Mais avouons le ingénument, Meſſieurs les Catholiques Romains nous ont battus toutes les fois qu'une mauvaiſe honte nous a fait abandonner lâchement l'unique principe de la véritable perſuaſion. Toute la ſubtilité d'eſprit imaginable, toutes les fineſſes de l'art de la controverſe ne ſerviroient ici de rien. Il reſte toujours inconteſtable que s'il faut donner des bornes à la tolérance, il faut donner auſſi des bornes à l'éxamen, & que ſi l'éxamen doit être illimité, la tolérance doit être illimitée. Quoi, me dira-t-on, ſi l'éxamen précipitoit un homme dans les goufres de l'Atheïſme, faudroit-il étendre juſqu'à lui le ſupport fraternel? La difficulté paroît terrible; mais en la conſidérant de près, il n'eſt pas difficile de la réſoudre. S'il étoit poſſible que par des recherches impartiales & dignes d'un homme de bien, quelqu'un tombât dans des doutes ſur l'éxiſtence de Dieu, & qu'il crût même avoir des preuves capables de la détruire, il eſt certain que cet homme-là ſeroit malheureux, mais qu'il eſt abſolument impoſſi-

ble qu'à cet égard il ſoit criminel, & qu'on ait rien à lui reprocher. Suppoſons même que cet homme communique ſes idées à des gens qu'il croit éclairez, ou pour s'y confirmer ſi leurs réponſes ne le ſatisfont point, ou pour y renoncer dès qu'ils lui en auront fait voir le foible. Il n'eſt rien moins que coupable encore, il agit en homme vertueux & ſenſé, & ceux à qui il s'adreſſe ſeroient injuſtes & extravagans, ſi ſes notions & ſa conduite leur inſpiroient pour lui de la haine ou du mépris. Juſques à preſent, tout ſon procédé eſt dans ma ſuppoſition une ſuite néceſſaire de l'éxamen, &, comme je l'ai déja établi, ſi la raiſon veut qu'on admette l'éxamen, elle veut auſſi qu'on en admette toutes les conſéquences néceſſaires. Mais ſi, ſous prétexte d'avoir découvert par l'éxamen le foible de la Religion en général, un Athée va prêcher étourdiment ſa doctrine à tous ceux, qui veulent lui prêter l'oreille, s'il s'érige en Docteur de l'Atheïsme, ſon procédé n'eſt plus une ſuite néceſſaire de l'éxamen. Si le droit d'éxaminer eſt accompagné du droit de communiquer aux hommes nos découvertes, que nous pouvons croire utiles, & même d'une utilité ſupérieure aux inconvéniens qu'on en peut craindre, ce droit ne nous autoriſe point à rendre publiques de prétenduës véritez qui ſont évidemment nuiſibles à la ſociété humaine. Or l'Athéïſme eſt ſi viſiblement de ce caractére, que ceux qui en ſont les Docteurs prétendent qu'il ne faut chercher

la

la source de la Religion, que dans l'habileté de quelques Sages, qui pour rendre les hommes capables de subir le joug des Loix, leur ont inspiré l'idée d'un Etre suprême, rémunérateur des vertus qui fondent la sociabilité, & ennemi des vices qui la ruinent C'est là un aveu très-net que la Religion est bonne pour le genre humain, & que ceux qui la détruisent peuvent & doivent être punis comme perturbateurs du repos public, & ennemis déclarez de la société humaine.

On ne sauroit s'imaginer aucun motif plausible qui puisse porter les Athées à publier leurs pernicieuses maximes. Mais s'il étoit possible qu'ils se missent dans l'esprit & qu'ils soutinssent que l'amour du devoir fût le motif de cette conduite, ce seroit une affaire entre Dieu & leur conscience. Comme les Magistrats ne sauroient juger des intentions, ils les regardent comme n'étant pas de leur ressort, & ils se contentent de punir les actions, qui choquent directement les Loix, & qui tendent visiblement à la destruction de la société. En agissant ainsi, ils sont *justes* & non pas *intolérans*; ils punissent le *crime*, & non pas l'*erreur*.

Mais est-il bien sûr qu'un éxamen général augmenteroit la multiplicité des Sectes? Cette crainte est elle fondée sur des principes inconteſtables, & à la considérer avec attention, n'est elle pas injurieuse à la vérité, & à cette raison précieuse, dont Dieu a fait l'inestimable partage de la Créature humaine?

N'eſt-il pas plûtôt naturel de croire que des hommes inſtruits de la nature de l'*éxamen* & de la *perſuaſion*, convaincus dès l'enfance de l'innocence de l'erreur, & par-là hardis & fermes dans leurs recherches, tireroient des mêmes principes les mêmes conſéquences, du moins par rapport aux Dogmes qui ſont en même tems les plus eſſentiels & les plus acceſſibles à nos lumieres? N'eſt-ce pas une opinion probable & digne des grandes idées qu'il faut former de la ſouveraine ſageſſe, *que l'éxamen qu'elle nous impoſe comme notre prémier devoir, & comme l'unique voye d'une perſuaſion réelle, doit tendre plûtôt à la réunion qu'à la diviſion de ceux qui aiment la vérité?*

Je ne m'étendrai pas davantage ſur cette matiere, Monſieur, & il eſt bien temps de mettre fin à ma lettre. Permettez moi ſeulement de tirer quelques conſéquences de ce que j'ai établi.

Si je ne me trompe pas en croyant avoir démontré réellement ce que j'ai avancé touchant la *perſuaſion* & *l'éxamen*, rien n'eſt plus facile que d'en déduire toute la conduite que des Chrétiens & des Proteſtans ſont obligez de tenir à l'égard de ceux qui offrent à leur attention de nouvelles idées. Il s'enſuit inconteſtablement qu'il eſt honteux à des Proteſtans de prendre l'alarme, & de trembler dès qu'on veut les obliger à rappeller leurs ſentimens devant le tribunal de la Raiſon, & de s'acquiter ainſi d'un devoir indiſpenſable. Il s'enſuit avec la même certitude, que

que rien n'eſt plus inſenſé, ni plus injuſte, que de ſe paſſionner contre ceux qui nous propoſent de nouvelles lumiéres, & qui par-là ſont plûtôt nos bienfaiteurs, que nos ennemis. Il s'enſuit même, que bien loin de nous devoir inſpirer la moindre animoſité, ils ſont dignes de notre eſtime, & qu'ils méritent les éloges des Synodes, auſſi bien que ceux qui défendent les opinions reçuës. Tout ce dont il s'agit dans un tel cas, c'eſt d'éxaminer les nouveaux Syſtêmes avec autant de tranquillité, que d'attention, & de ne point décider, que leurs Auteurs n'ayent fait tous leurs efforts pour mettre leurs idées & leur raiſons dans tout leur jour.

Mais, me dira-t-on, ſi par un tel éxamen le nombre le plus conſidérable de ceux qui compoſent l'Egliſe venoit à ſe déſabuſer de quelque opinion reçuë, que faudroit-il faire? Faudroit-il avoüer qu'on s'eſt trompé juſques-là, & même changer les Confeſſions de foi? Il le faudroit indubitablement, ſi la matiére en queſtion étoit importante. Des Réformateurs modernes ont les mêmes droits, que Luther & que Calvin, & ce qu'on approuva, avec raiſon, dans leur ſiécle, ne ſauroit être blâmable dans le nôtre. Tout au moins ſeroit-il juſte & équitable de permettre à chaque membre de cette Egliſe d'y demeurer, en ſuivant à cet égard les lumiéres, qui lui paroitroient les plus ſures. Il eſt encore certain qu'il ſeroit équitable d'avoir la même condeſcendance, quand de nouvelles idées bien ou mal prouvées

ne roulent que sur des matiéres de pure spéculation, & qu'elles ne changent rien aux sublimes notions, que nous devons avoir de la Divinité, au culte qu'elle nous demande, & à toute la conduite qu'elle nous prescrit. Je crois avoir prouvé démonstrativement que c'est là le caractere du nouveau Systême, qui, quoiqu'il ne differe, en rien d'essentiel, de celui des Orthodoxes, ne laisse pas d'être d'une importance extrême. J'ose dire même, que si l'Auteur s'aquitte de ses promesses, s'il établit son Systême sur de solides preuves, & s'il fait voir évidemment que ses idées conservent le sens le plus naturel à tous les passages qui concernent ce Dogme, il rendra à la Religion un service qui obligera tous les Chrétiens à une reconnoissance éternelle.

Vous même, Monsieur, vous à qui je suppose un esprit plus Philosophe, qu'à bien de vos Collégues, ne seriez vous pas bien aise dans le fond, de vous débarasser de ces sons destituez d'idées, desquels vous devez naturellement vous servir avec répugnance, & qui enveloppent votre doctrine d'un brouillard épais au lieu de l'entourer d'un rempart? Vous flattez vous de pouvoir jamais défendre votre distinction dans l'essence Divine, distinction, qui n'est ni de substances, ni de modes, & qui ne laisse pas d'être réelle? Ne sentez vous pas, Monsieur, qu'on peut vous abimer en vous objectant non des difficultez, mais des démonstrations? Il suffit de définir les termes de *Substance* & de

Mode.

Mode. D'ailleurs, Monsieur, est-il agréable à un Théologien éclairé, d'être forcé d'interpréter la Bible, comme les Idolâtres d'Homere interpretent l'Iliade, ou l'Odyssée? Est-il agréable de marcher toujours dans les livres sacrez, le commentaire à la main, & de travailler sans cesse à écarter les sens les plus frappans, pour les remplacer par d'autres, qui portent le caractere de l'extrême besoin, qui nous y fait recourir? Vous m'avouerez bien, qu'il n'est pas impossible qu'une pareille interprétation ne diminue un peu chez les meilleurs Chrétiens le respect qu'ils doivent à l'Authorité de l'Ecriture Sainte. Il me semble qu'on s'occuperoit à la lecture des livres sacrez avec plus de tranquillité, & avec une satisfaction plus entiere, si pour en démêler la signification, on pouvoit se servir des mêmes regles critiques, dont on fait naturellement usage en lisant tout autre livre. Votre Antagoniste s'engage à vous procurer, du moins par rapport au dogme en question, une satisfaction si importante. Voyez d'un esprit calme & impartial s'il est capable de remplir son engagement.

Vous n'avez éxaminé qu'un abrégé de son Systême, & vous ne l'avez pas tout à fait compris. Qu'y a t'il de plus naturel, que de suspendre votre jugement, jusqu'à ce que l'Auteur ait développé ses idées, & qu'il les ait appuyées de ces preuves, qui passent chez lui pour équivalentes à des demonstrations?

J'attens cet effort plûtôt de vous que de bien

bien d'autres Théologiens. Vous avez demeuré long-temps au milieu d'une Nation, qui se distingue des autres, par la noble hardiesse de ses recherches. Il est probable que vous y avez pris cette disposition d'esprit si sensée, & que ce n'est qu'un certain amas de circonstances, qui vous a donné un air d'intolérance dans cette occasion. Je sai du moins avec certitude, qu'en parlant chez une personne de la prémiere qualité, des sentimens du Docteur Clarke, vous avez dit naturellement, *qu'il ne seroit pas damné pour les avoir.* Ce Savant s'est déclaré hautement Arrien, & vous ne croyez plus, j'en suis sûr, que M. M.... est Arrien & Sabellien tout à la fois; c'est une chimére, que votre imagination vous a fournie dans la prémiére chaleur de votre zèle, & qui, selon toutes les apparences, n'aura pas fait dans votre esprit un long séjour. Si je me trompe à cet égard, faites moi la grace de me dire comment vous trouvez l'argument que voici: *Il y a des gens qui croyent, que les hommes n'ont qu'un corps organisé. Il y en a d'autres qui soûtiennent, que les hommes ne sont que des Etres intelligens sans corps. Or Monsieur de la Chapelle croit que les hommes ont un corps & un ame. Donc M. de la Chapelle fait un tissu monstrueux de deux erreurs diamétralement opposées.* Voyez, Monsieur, si ce raisonnement n'est pas absolument semblable à celui, sous lequel vous avez tâché d'ensevelir le nouveau Système, & que tout un Synode a adopté avec une

une bonne foi si singuliére. Encore un coup, j'ose esperer que vous vous serez déja réconcilié avec l'aimable tolérance. Mais s'il vous est impossible d'être dans les sentimens de ceux, qui ont été si long-temps vos compatriotes, ayez la bonté de réfuter ce que je crois avoir démontré sur l'*éxamen* & sur la *persuasion*. Vous êtes en train de tirer les gens de leur obscurité. Pourquoi ne me feriez vous pas la même grace, que vous avez faite si charitablement à un de mes meilleurs amis? Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

N. N.